

L'AGENDA

LA REVUE CULTURELLE DE L'ARC LÉMANIQUE

DOSSIER

FESTIVAL DE THÉÂTRE AUX JARDINS DU ROSEY

REPORTÉ:
RENDEZ-VOUS
DU 7 AU 12 JUIN
2021!

Portraits d'artistes

- Nicolas Noverraz, plasticien
- DJ Mitch
- Hassan Massoudy, calligraphe
- Namaïga, trio électro-world psychédélique
- Jehan Khodl, illustrateur

Expositions

- Musée de l'Elysée, Lausanne
- Maison du Dessin de Presse, Morges
- Musée d'art et d'histoire, Genève

Des nouvelles des théâtres

- Théâtre Le Crève-Cœur, Cologny
- La Comédie de Genève

CHF 7.- | Numéro
Mai / Juin 2020

85





Rendez-vous
en 2021!
www.lancy.ch

FESTIVAL
*Lancy
Tennessee*

Sommaire

2 Éditorial

3 Brèves

Dossier

- 4 Festival de Théâtre aux Jardins du Rosey
Reporté en 2021

Art plastique

- 8 Hassan Massoudy, calligraphe
22 Jehan Khodi, illustrateur
26 Nicolas Noverraz, plasticien

Littérature

- 9 *Le siècle d'Emma*, BD
12 *Suicide caustique*, témoignage

Face à face

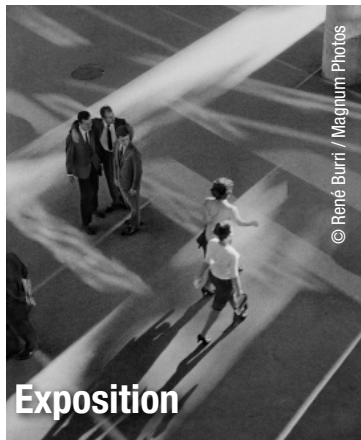
- 10 DJ Mitch

Exposition

- 13 *Vivement l'urgence*, Maison du Dessin de Presse, Morges
20 *René Burri, l'explosion du regard*, Musée de l'Elysée, Lausanne
28 *L'enfant dans l'art suisse: d'Agasse à Hodler*, MAH, Genève

Théâtre

- 14 *Le Roi se meurt*, par la Cie Les Célébrants
18 La Comédie de Genève déménage
23 Ateliers-Théâtre, Théâtre Le Crève-Cœur, Carouge



Exposition

René Burri, *l'explosion du regard*

20



Cinéma

Citoyen Nobel, de Stéphane Goël

24



Art plastique

Nicolas Noverraz

26



Exposition

L'enfant dans l'art suisse: d'Agasse à Hodler

28

Musique actuelle

- 16 Namaïga, trio rock-électro-world-psychédélique

Cinéma

- 24 *Citoyen Nobel*, documentaire de Stéphane Goël

Festival

- 29 Festival LES INTIMES
32 Lancy Tennessee

Voyage culturel

- 30 L'Écosse dans tous ses états

Tout redéfinir chaque jour

Je dois déposer ici le terme qui s'incruste dans les discours, les communiqués, les conversations attrapées au vol d'un jogging solitaire ou montées de la rue jusqu'à notre balcon. Le coronavirus, que l'on nomme la voix vibrante de combativité, ou que l'on écrit, la plume échinée de projets remis à plus tard ou à jamais. Je le cite (car on ne peut pas éclipser ce qu'il a rendu impossible), pour mieux le déposer et continuer sur ce qui est possible.

La culture a été frappée mais ne se laisse pas abattre, la preuve en est des nombreuses alternatives mises en place pour transmettre l'art en ligne sous diverses formes.

À L'Agenda, nous avons décidé de publier un numéro mai-juin. Nous avons rencontré des artistes dont nous souhaitons vous parler, nous avons été touché-e-s par des projets qui se métamorphosent ou s'adaptent. Si la revue paraît, c'est grâce aux rédacteur-trice-s qui ont participé à son élaboration par leurs idées, leur temps et leurs textes, et grâce à nos partenaires pour ce numéro: le Festival de Théâtre aux Jardins du Rosey, Lancy Tennessee, la Ville de Genève et la Ville de Morges.

Vous remarquerez que la revue est plus fine qu'à son habitude. En effet, la fermeture de nombreux lieux culturels pour la fin de saison et l'incertitude sur la tenue des événements estivaux font qu'il ne valait pas la peine de figer sur papier un agenda si changeant. Le calendrier est toutefois disponible sur notre site internet, ce qui nous permet d'effectuer les mises à jour au fur et à mesure des décisions officielles.

Les articles, quant à eux, sont bien au rendez-vous. La littérature brigue quatre sujets: une BD suisse, un témoignage puissant au sujet de la boulimie, une incursion dans le polar écossais et un festival de lectures nyonnais qui, pour ne pas devoir patienter jusqu'à l'année prochaine, s'est réinventé en ligne.

Les artistes ont la part belle, car si leurs rendez-vous sont pour l'instant repoussés, leur créativité continue de bouillonner. On peut suivre leur travail en ligne, et se réjouir de les retrouver dès la reprise des activités! Ainsi, nous avons fait une incursion dans les univers d'un plasticien, d'un dessinateur, d'un calligraphe, d'un DJ ainsi que d'une chanteuse rock-électro-world psychédélique.

Parmi les événements de cet été, citons-en qui ont été repoussés d'une année et que l'on retrouvera tout pareils, mais en 2021, à l'image du Festival de Théâtre aux Jardins ou du festival Lancy Tennessee. D'autres ont été annulés – comme la pièce de théâtre *Le Roi se meurt*, dont nous gardons dans ces pages une critique des élèves de la classe 2CG option maturité arts de la scène, qui avaient vu la pièce et rencontré le metteur en scène.

D'autres encore refont surface en mai, notamment les expositions, pionnières de la réouverture. Nous présentons ainsi les accrochages temporaires du Musée d'art et d'histoire, de la Maison du Dessin de Presse et du Musée de l'Elysée.

En espérant avant tout que ce numéro vous trouve en bonne santé, nous nous excusons pour sa parution tardive et aimerions que son contenu, bien que différent, vous informe et vous permette quelques évasions.

Katia Meylan,
Rédactrice en chef

L'AGENDA

L'Agenda est une association sans but lucratif, ayant pour vocation de promouvoir les événements culturels dans l'ensemble de l'Arc lémanique.

Association L'Agenda

Président: Jean-Jacques van den Broek

Publication

Rédactrice en chef: Katia Meylan

Stagiaire: Ulysse Schell

Rédaction: Arnaud Huber, Athéna Dubois-Pélerin, Aurélie Babey, Emilie Pellissier, Eugénie Rousak, Jennifer Barel, Katia Meylan, Lara Liard, Marc Duret, Mélissa Quinodoz, Ulysse Schell, et les élèves de la 2CG de l'École de Commerce et Culture générale de Martigny, option maturité arts de la scène:

Audrey Carroz, Blandine Fournier, Claire Danalet, Elsa Renaut, Kenza Schwab, Raphaël Gillioz et Tristan Kaufman.

En vous abonnant pour CHF 40.- par an, vous recevez:

Six numéros durant l'année, directement chez vous en avant-première, ainsi que votre carte L'Agenda Club qui vous donne accès aux avantages chez nos partenaires.

Contact

Chemin des Chalets 5
CH-1279 Chavannes-de-Bogis
Tel. +41 (0)22 776 91 71
info@l-agenda.online
www.l-agenda.online

Image de couverture

Le Dindon. Photo: Cie Viva
Programmée au Festival de Théâtre aux Jardins pour l'édition 2021.

© L'Agenda. Le contenu de la revue est la propriété de l'éditeur. Toute reproduction, même partielle, sans son accord préalable écrit, est strictement interdite. L'éditeur et la rédaction de L'Agenda mettent tout le soin possible à la transmission des informations fournies par les organisateurs. Ils ne peuvent en aucun cas être tenus responsables d'éventuelles erreurs.

Imprimé sur du papier FSC



Photo de plateau sur le tournage de Time Machinery © Phil Latour

Brèves

ART

Les **Activités culturelles de l'UNIGE** ont imaginé une exposition qui utiliserait les espaces d'affichage culturel en Ville de Genève, laissés vides par des événements en suspens. Les œuvres envoyées par les étudiant-e-s UNIGE ou HES (photo, dessin, fragment de texte, etc.) seront affichées pendant le mois de mai, et également visibles sur www.culture.unige.ch. La 6^e édition de Delémont'BD dans sa version prévue initialement est repoussée à 2021. Toutefois, pour la période du 16 au 23 juin 2020, le festival a prévu d'offrir une visibilité à la création romande de bande dessinée au moyen d'un projet original intitulé **Delémont'BD HORS LES MURS**. Ainsi, sur les panneaux d'affichage des principales villes de Suisse romande figureront des œuvres originales commandées à des bédéistes de la région. www.delemontbd.ch

CINÉMA

Après plus d'un an de tournée dans les festivals internationaux, le court-métrage *Time Machinery* de la jeune réalisatrice romande **Mei Fa Tan**, en co-production avec Kino Montréal, est rendu public en ligne. Sous la forme d'un court-métrage de fiction aux codes SF, *Time Machinery* se révèle être un drame, offrant une interprétation personnelle à la démence et à l'Alzheimer. En moins de 7 minutes, la réalisatrice présente un univers dans lequel il faut démêler le vrai du faux. www.meifatana.com

L'association **Plans-Fixes** met à disposition l'intégralité des 341 films de sa collection. Des portraits de personnalités d'environ 50 minutes, réalisés en cinq plans fixes tournés sans reprises ni coupures, en un seul lieu et en une seule journée. www.plansfixes.ch

DANSE

Le **Béjart Ballet Lausanne** poursuit son aventure et nous fait danser dans notre salon depuis le 26 mars. Des ballets sont diffusés en ligne durant quatre jours chacun sur le site internet de la compagnie. Deux vidéos à venir: du 21 au 24 mai, le documentaire du Béjart Ballet Lausanne en tournée en Chine réalisé par Arantxa Aguirre, et du 28 au 31 mai, le ballet *空 Ku* de la chorégraphe japonaise Yuka Oishi. www.bejart.ch

MUSIQUE

La Fête de la musique de Genève et l'association "il Fallait Bien Innover Production" (FBI Prod), ont proposé aux artistes émergent-e-s de la Métropole du Grand Genève de démontrer leur talent dans une expérience participative, enregistrée depuis la maison. Ainsi, l'annuel **Studio Éphémère** n'aura pas lieu aux Bastions le 21 juin, mais en ligne. Il réunira la vingtaine de musicien-ne-s sélectionné-e-s dans une œuvre commune où tous les styles seront représentés: jazz, rock, classique, soul... www.facebook.com/FeteDeLaMusiqueGeneve ou www.fbiprod.com/studio-ephemere-2020

La Demotape Clinic, concours du Pour-cent culturel Migros pour la relève pop suisse, a décerné à la Neuchâteloise **Giulia Dabalà** le prix principal "Demo of the Year" pour sa chanson *War Drums*. Ses morceaux *a capella*, qui superposent voix mélodiques et rythmiques, sont à écouter sur mx3.ch/giuliadabala

Festival de Théâtre aux Jardins du Rosey; un ticket pour le futur

Cette quatrième édition ne se tiendra pas du 2 au 6 juin 2020, mais fera directement un bond dans le futur pour se projeter en 2021. Du 7 au 11 juin, même lieu, même troupes, mêmes textes. Demain comme hier, le festival maintient fermement sa ligne directrice: des grands textes classiques, des mises en scènes modernes... avec une fois encore une incursion dans le répertoire contemporain, que nous développerons dans cet article.

Macbeth, Tartuffe, Picasso, Arlequin... Autant de grands noms réunis sur l'affiche du Festival de Théâtre au Jardins du Rosey à Rolle. Aux côtés de ces illustres personnages que l'on sait protagonistes de pièces éponymes, ceux des auteurs: Shakespeare, Molière, Feydeau... ainsi que ceux des metteur-e-s en scènes – qui nous semblent presque aussi familiers, depuis que certains sont régulièrement à l'affiche du festival!

Texte: Katia Meylan

Le Festival de Théâtre aux Jardins a vécu sa première édition en 2017 et depuis, L'Agenda suit son aventure avec intérêt. Nous avons craint un instant pour la belle programmation 2020 concoctée à Avignon par Pascale Méla... mais grâce à la réactivité et au positivisme sans faille de la pétillante directrice artistique du festival, les troupes invitées ont toutes accepté de réagencer Rolle à leurs tournées respectives, repoussées à l'année prochaine.

Tout comme L'Agenda est fidèle au Théâtre aux Jardins, le festival est fidèle aux artistes qui ont foulé sa scène estivale et qui l'ont ému. L'an dernier, Pascale Méla avait convié le metteur en scène Anthony Magnier, dont la tragédie *Andromaque* avait impressionné l'auditoire. La Compagnie Viva revient donc cette année en ouverture du festival avec le non moins tragique *Macbeth*, créé à Avignon l'été 2019. Côté distribution, on retrouve William Mesguich en Macbeth multiple et ambigu dans son rapport au destin que lui prédisent les sorcières, d'abord hésitant puis entraîné par sa femme dans une tyrannie sanguinaire. Si passions et folie meurtrière surlignent le texte de cette pièce de Shakespeare, on sait qu'ailleurs l'humour est tout aussi prompt à couler de la plume



Le Dindon. Photo: Cie Viva

du dramaturge. La troupe fait le choix de vivre intensément les scènes de folies, mais d'intégrer à l'éclairage rougeoyant une part décalée, poétique et burlesque. Autre particularité: dans cette version qui ramène la trame à l'essentiel, concentrée sur les personnages centraux et leur évolution, la musique est jouée sur scène en direct.

La Compagnie Viva se présentera deux fois devant le public et après la tragédie, c'est la comédie qu'elle abordera, avec *Le Dindon* de Georges Feydeau. Cette comédie de la fin du 19^e siècle nous semble délicieusement rétro dans les ficelles de son humour comme dans les rôles genrés qu'elle dépeint, et à la fois actuelle dans les désirs, les doutes et les réactions exprimées par des personnages à l'esprit vif.



Macbeth. Photo: Cie Viva

La trame s'ouvre alors que Pontagnac, séducteur invétéré, réalise que la femme qu'il a suivie chez elle pour lui faire la cour est l'épouse d'un vieil ami. Un détail qui ne le décourage pas. Mais Lucienne n'est pas du genre à tromper son mari... sauf si celui-ci devait la tromper en premier!

Anthony Magnier et sa troupe complice soulignent l'intemporalité du propos dans leur interprétation de cette pièce aux personnages extravagants, truffée de quiproquos et de comique de situation.



Tartuffe. Photos: Matthieu Camille Colin

L'année dernière à Rolle, c'était la Compagnie Raymond Aquaviva qui avait mis en scène Feydeau avec les deux pièces courtes *Mais n'te promène donc pas toute nue!* et *Feu la mère de Madame*. Avant cela encore, pour sa première venue au festival en 2018, elle avait été jubilatoire dans son interprétation du *Misanthrope*. Alors qu'on se réjouisse! car elle revient à Molière et crée même une nouvelle mise en scène de *Tartuffe* spécialement pour le Festival de Théâtre aux Jardins. Pour la petite anecdote, cette exclusivité a permis une collaboration avec le campus du Rosey: ce sont les élèves des classes d'art qui ont travaillé à la réalisation du décor de la pièce. La troupe des dix comédien-ne-s aux alexandrins florissants y évoluera donc, donnant vie à Oronte, Elmire et à la farandole de personnages faisant les frais des machinations de Tartuffe le faux dévot, jusqu'au joyeux dénouement propre aux comédies.



Arlequin serviteur de deux maîtres.
Photo: Gregoire Matzneff

Une quatrième soirée accueillera la troupe Le Grenier de Babouchka pour **Arlequin serviteur de deux maîtres** de Goldoni. Dix comédien-ne-s et musicien-ne-s sur scène pour cette *commedia dell'arte* qui se joue ici sans masques mais tout en style jazzy des années 20, en restant dans la filiation du genre: des chants, de la danse, des combats, et des costumes qui travestissent des personnages en quête d'amour. Du divertissement avant tout!

Nous l'avons gardée pour la fin car elle est une exception au programme: en effet, la pièce **Un Picasso** se singularise dans cette édition. Par le fait d'être tirée du répertoire théâtral contemporain, d'être montée par des talents encore jamais présentés au Rosey, ou encore, après le foisonnement de comédien-ne-s qu'offrent les autres pièces, de n'en compter que deux sur scène.

Un Picasso nous ramène en 1941, dans Paris occupé par les Allemands. Pablo Picasso attend celle qui l'a convoqué, dans un dépôt d'œuvres d'art volées par les nazis. Mademoiselle Fischer, attachée culturelle allemande, ne tarde pas à arriver pour lui expliquer le but de son arrestation: elle doit lui faire authentifier trois tableaux

afin de les intégrer à une exposition commune. Qui y sera exposé? Picasso ne veut pas être accroché aux côtés de n'importe qui! Tergiversions de l'artiste, tension palpable entre le fougueux et arrogant peintre et la cultivée titulaire Mlle Fischer. Picasso se rend bientôt compte de ce qui se prépare: une exposition d'art "dégénéré", clôturée par un autodafé. Il essaie alors de sauver ses œuvres avec une rhétorique tantôt séduisante tantôt

vindicative, tandis que son adversaire, loin de se laisser faire, riposte à coup de connaissance. L'attachée culturelle laissera toutefois paraître un amour pour l'art bien trop fort pour que rien ne craquelle sous cette froideur...

Cette pièce, qui questionne la place de l'art dans une société en guerre et l'engagement des artistes à travers leurs œuvres, est écrite en 2005 par l'auteur américain Jeffrey Hatcher.

Sylvia Roux, qui interprète le rôle de Mlle Fischer, découvre le texte alors qu'elle travaillait comme metteuse en scène à Los Angeles et a tout de suite le coup de foudre. Ce n'est pourtant que sept ans plus tard qu'elle monte ce projet au Studio Hébertot à Paris, dont elle est la directrice.

Dès le départ, comme elle nous le confie elle-même alors que nous rencontrons la troupe à Sion il y a quelques mois, Sylvia Roux visualise le comédien Jean-Pierre Bouvier en Picasso. L'intéressé accepte avec enthousiasme et, en se penchant sur le projet, y intègre Véronique Kientzy, documentaliste de profession dans le milieu culturel, auteure de plusieurs traductions



Un Picasso. Photo: Michael Adelo

à titre privé et passionnée, comme lui, par le répertoire américain et anglais. Cette dernière signe la traduction de *A Picasso* en 2013, traduction qu'elle adaptera pour la scène du Studio Hébertot en 2018.

L'adaptation de Véronique Kientzy ne perd rien de la cadence soutenue du texte de Hatcher. Précisément, un rythme et une utilisation du suspense que les deux interprètes apprécient, et regrettent de ne trouver que trop peu dans les pièces françaises. Il faut dire que l'auteur américain a probablement été inspiré, dans ses textes de théâtre, par un style plus cinématographique puisqu'il est le scénariste d'un épisode de *Colombo*, d'un épisode de la série *The Mentalist*, et en 2019 du thriller *The Good Liar*, entre autres.

Sylvia Roux souligne l'intensité physique de ce face à face tendu et sensuel, qu'elle et son partenaire ne jouent jamais deux fois de la même manière, même après plusieurs dizaines de représentations: "Je ne sais jamais si j'ai envie de le griffer ou l'embrasser", rit la comédienne. Quant à Jean-Pierre Bouvier qui interprète le mythique artiste, il raconte s'être lancé à corps perdu dans sa recherche de personnage pendant huit mois, lisant et écoutant tout ce qu'il trouvait, étudiant la voix grave du peintre dans une vidéo d'archive de quelques minutes trouvées à l'Ina, se composant même une démarche chorégraphiée pour sembler plus petit que sa partenaire. Le résultat est là, car sans se grimer inutilement, il devient physiquement Picasso sur scène.

Toutes ces recherches leur permettent également de nous livrer quelques anecdotes. Par exemple, le personnage de Mlle Fischer aurait réellement existé, et certaines répliques fortes du texte auraient été prononcées, quoique dans d'autres contextes parfois. ("C'est vous qui avez fait ça?" auraient demandé les nazis en



Arlequin serviteur de deux maîtres.
Photo: Gregoire Matzneff

désignant les tableaux de Picasso qu'ils venaient de piétiner. "Non, c'est vous", aurait rétorqué l'artiste).

Ainsi, sans partir d'un fait authentique, la pièce est truffée d'inspirations biographiques. On attrape au vol des références, ici à un tableau, là à une relation, et on découvre Picasso enfant, ami, peintre ou prédateur.

Six pièces aux reflets variés seront ainsi à découvrir l'année prochaine sous la tente du Festival de Théâtre aux Jardins du Rosey. Patience! Et en attendant, pourquoi ne pas en profiter pour retourner dans les textes originaux? Les librairies continuent leurs livraisons, et pour les adeptes des tablettes ou autres liseuses, les œuvres de Shakespeare, Molière et Feydeau sont dans le domaine public, il est donc aisé de s'en procurer les versions digitales.

Étant donné que la programmation ne change pas, la billetterie reste ouverte. En ce qui concerne les billets et abonnements déjà achetés, trois choix sont possibles:

- Le remboursement dès aujourd'hui
- Le report à juin 2021
- Un don si vous souhaitez soutenir le festival.

Pour tout abonnement 5 soirs, reporté ou acheté sur www.theatreauxjardins@rosey.ch le festival offre 2 places supplémentaires, pour inviter des amis en 2021!

Prix des places:
40.- / Moins de 25 ans: 20.-
sur [Ticketcorner](https://www.ticketcorner.ch)

Abonnement 5 soirs
(places réservées): 190.-
sur www.theatreauxjardins@rosey.ch

**Festival de Théâtre aux
Jardins du Rosey**
Du 7 au 12 juin 2021
Jardins du Rosey Concert Hall, Rolle

www.theatreauxjardins.ch

La calligraphie d'Hassan Massoudy, sagesse pour une nouvelle liberté

À l'heure où j'écris, la culture se dématérialise toujours plus, certes, mais elle est surtout à l'arrêt, comme presque tout type d'activité "non essentielle", et ce presque partout dans le monde. Cette période de confinement est une épreuve, au sens premier du terme et au sens large, "ce qui permet de juger la valeur de quelque chose (une idée, une qualité, une personne, une œuvre...)" selon le Larousse. Et de quoi éprouverons-nous mieux la valeur, après tout cela, si ce n'est de notre Liberté (celle avec un grand "L", à laquelle on n'est pas prêt de renoncer)? Pour moi, cette notion est intrinsèquement liée à l'œuvre lumineuse d'Hassan Massoudy que je vous invite à découvrir ici.

Texte: Emilie Pellissier

En 1969, Hassan Massoudy est apprenti calligraphe en Irak. Pris dans la tourmente politique précédant l'avènement de la dictature, il se réfugie en France. Ce choix sera, pour lui, à la fois un déchirement et une libération. Inscrit à l'École des Beaux-Arts de Paris, il se lance dans la peinture figurative, touchant du doigt son rêve de devenir peintre. Mais ce mode d'expression temporaire n'aura d'effet que de le faire revenir à une pratique calligraphique, plus moderne cette fois. Mêlant ses connaissances traditionnelles à sa confrontation avec l'art contemporain, il rompt avec le caractère prépondérant du noir, ajoute diverses couleurs à ses pigments pour mieux exprimer ses sensations. Il calligraphie le plus souvent des textes d'écrivain-e-s du monde entier ou simplement dits par la sagesse populaire. Il les choisit car ils renvoient à des déchirements vécus, des tempêtes, et "font appel à l'élévation de l'être humain". À travers ses figures et déliés, il recherche



un apaisement, le juste équilibre entre plein et vide, concret et abstrait, forme et espace. Ainsi, depuis plus de cinquante ans, c'est un art revisité de la lettre arabe que Massoudy fait connaître dans son pays d'accueil. Pour Michel Tournier, il s'agit d'une "véritable sagesse", un savoir qui comporte "outre son contenu théorique, une leçon pratique, morale, et même corporelle". Dès 1972, l'artiste avait par ailleurs découvert le caractère vivant, la dimension physique et temporelle de sa calligraphie, en collaborant avec le milieu des arts de la scène. Il réalise plusieurs performances *live* dans le cadre de spectacles de danse, leur apportant une dimension visuelle. Parmi elles, citons celle conçue pour *Métaphore*, pièce de la chorégraphe Carolyn Carlson en 2005.

Suite aux attentats du 13 novembre 2015 en France, Massoudy participe à l'élaboration du mouvement #neoresistance. Il explique ainsi son engagement dans cette lutte contre l'obscurantisme par l'humanisme:

"le drame du monde – et celui de mon pays singulièrement – sollicite d'un même mouvement mon cœur et mon calame". Sa calligraphie "devient le désir que le monde soit ainsi une nouvelle harmonie et une nouvelle liberté". En cela, elle fait écho aux urgences actuelles et plus précisément à ce que disait tout récemment le collapsologue Pablo Servigne lors d'une interview dans le cadre du Festival du Film et Forum International sur les Droits Humains à Genève en mars dernier: "on vit une époque passionnante où il y a un degré de liberté qui s'ouvre".

La situation est bien celle-là, elle peut être vécue comme une catastrophe ou, au contraire, comme une opportunité: c'est en nous connectant à la beauté – à travers l'art et/ou la nature –, et en nous reliant les un-e-s aux autres dans des initiatives concrètes, que nous pourrions avancer vers cette Liberté!

<https://massoudy.pagesperso-orange.fr/>



©Fanny Vaucher

Le siècle d'Emma: Une BD au contenu insolite

Eric Burnand, journaliste romand et Fanny Vaucher, illustratrice et cofondatrice d'un fanzine féminin, se sont lancé-e-s dans la rédaction d'une BD qui raconte une autre histoire suisse, dans certains de ses pans encore méconnus. Un sujet particulièrement inhabituel en bande dessinée et plus accrocheur que lorsqu'on était assis sur les bancs scolaires.

Texte: Arnaud Huber

Dans leur roman graphique intitulé *Le siècle d'Emma*, il ne s'agit pas de relater les quelques éléments enseignés sur les bancs d'école, ceux où l'on apprend que 1291 est la date du pacte fédéral, etc. qui ont été oubliés depuis belle lurette, mais des événements bien plus récents, que nos grands-parents, parents ou nous-mêmes avons pu vivre. *Le siècle d'Emma* prend place dans "les turbulences du 20^e siècle", dans un siècle de luttes sociales qui, par certaines, ont encore lieu aujourd'hui. On y découvre une famille, fictive, mais qui

pourrait avoir existé, composée de quatre personnages principaux: Emma, née en 1900 que nous suivons lors du premier chapitre; Franz, son frère devenu adorateur du nazisme montant, jugé pour trahison à la patrie; Thomas, le neveu d'Emma, né en 1939, plongé dans l'univers méconnu des saisonniers italiens; et enfin Véronique, la petite-fille d'Emma, née en 1947, que ses convictions lient aux luttes du mouvement féministe MLF, le Mouvement de Libération des Femmes, et qui côtoie les mouvements autonomes genevois des années 80.

Le siècle d'Emma nous fait découvrir certains personnages peu connus, comme Ernst Nobs, un meneur de grève, ou bien Jacqueline Wavre, une pionnière du féminisme. Mais cet ouvrage nous fait aussi survoler la grève générale de 1918, nous apprend par exemple quel était le triste sort réservé aux citoyen-ne-s qui vendaient des informations suisses à l'Allemagne nazie, ou encore quel a été le scandale de l'affaire des fiches.

Cette BD, et ce n'est d'ailleurs pas son

but, ne remplace pas un manuel d'histoire. Mais elle est une bonne première approche de l'histoire moderne suisse – sans pour autant contenir de réelle critique de la politique suisse. Elle offre une certaine vue d'ensemble de l'histoire de luttes sociales qui ont bousculé le siècle dernier, tout en étant un bon moyen de se laisser surprendre; oui, on peut (semblerait-il!) aimer l'histoire suisse, ou du moins, y prendre plaisir en lisant ce roman graphique.

Les planches, et c'est suffisamment rare de nos jours pour le relever, sont dessinées (à la main) sur papier, et non sur ordinateur!

En bref, une BD 100 % suisse comme on n'en avait jamais vue: à recommander, ou à offrir à toute génération.

Le siècle d'Emma

D'Éric Burnand et Fanny Vaucher, Éditions Antipodes

www.antipodes.ch



DJ MITCH

Celles et ceux qui ont arpenté la vie nocturne genevoise le connaissent déjà: il sillonne les boîtes depuis plusieurs années avec ces rythmiques uniques. Mais qui est vraiment DJ Mitch?

Texte et propos recueillis par Ulysse Schell

Depuis quand mixes-tu dans des soirées?

DJ Mitch: Quand j'ai arrêté d'enseigner l'histoire au Collège Voltaire en 2000, j'ai commencé à travailler à l'université en tant qu'assistant de recherche, ce qui a débouché sur une thèse. C'était donc un poste dans lequel j'avais une recherche à mener sur des archives mais je pouvais le faire quand je voulais. Sortir, ça devenait à nouveau possible, car quand on a un boulot régulier, qu'on se lève à 7h, le vendredi soir on est fatigué.

Des élèves et des jeunes qui faisaient de la musique me disaient: "Avec la collection de disques que tu as, tu devrais faire DJ!" Oui, bah pourquoi pas! J'ai commencé à passer du son dans la Genève des squats des années 2000. À ce moment-là, la vie nocturne présentait un visage très différent. Les lieux populaires auprès des alternos, c'étaient Artamis, le Bistr'Ok, le Goulet, les Grottes, et pas tellement les clubs. À cette époque c'était très facile de mixer, j'ai fait ma première date avec un vrai public au Bistr'Ok, et c'était plein! Pas parce que c'était moi, c'était plein tout le temps. Donc tu pouvais être assez vite connu si le son était apprécié!

Tous ces endroits étaient bon marché, l'entrée libre. Maintenant, si tu joues dans un club, c'est évident qu'il faut attirer du monde, sinon, c'est la première et dernière fois que

tu y joueras! J'ai eu la chance de vivre les derniers feux de la culture squat dans les années 2000.

Quel type de musique proposes-tu?

En premier lieu je ne passe que de la musique relativement ancienne, d'avant les années 80, noire ou créole, et qui swingue, parce qu'elle est jouée par des artistes derrière un instrument, et non fabriquée sur des instruments électroniques. Elle est donc, à mon sens, vivante et force les gens à bouger, à danser. En un mot, à sortir d'eux-mêmes.

Comment enrichis-tu ton répertoire?

Je découvre des trucs sans arrêt! Enfin quand je dis "découvrir", l'expression est aussi fautive que quand on dit "Christophe Colomb a découvert l'Amérique", c'est à dire que je découvre moi-même des trucs

qui existaient que je ne connaissais pas. Ça prend d'ailleurs beaucoup de temps, je ne fais pratiquement que ça. Avec YouTube, instrument incroyable pour découvrir des nouveaux sons, tu peux entendre tout ce que tu veux! Par exemple la pop indonésienne des années 60 ou des fanfares tziganes, ou encore des chants sacrés d'Amazonie. C'est comme une espèce de bibliothèque mondiale du son.

Quelles sont tes influences?

Quand j'étais ado, j'ai commencé à m'intéresser au jazz, au blues, à l'époque où les mes amis écoutaient du rock'n'roll. On avait des grosses discussions entre potes, je leur disais "Les Beatles, les Rolling Stones, c'est de la merde, des copieurs, leur modèle c'est Chuck Berry, Muddy Waters, Ray Charles, c'est ça le vrai rock'n'roll, ce qui est le plus dansant". Je ne connaissais pas la musique africaine ou le reggae qui étaient encore inconnus à Genève. À l'époque, on ne pouvait écouter que les disques qui parvenaient dans les bacs des disquaires,

et les échanges n'étaient pas les mêmes qu'aujourd'hui. Le ska, par exemple, existait déjà dans les années 60, mais on n'en a pas entendu parler en Europe continentale avant les années 80 lorsque Madness a remis le style au goût du jour! J'ai donc écouté du reggae dans les années 70 avant d'écouter du ska, parce que Bob Marley avait alors donné un statut international au genre.

On ne voyageait pas autant que maintenant, pas dans les mêmes proportions. Maintenant, s'il se passe un truc à Berlin ou à Londres, il y a tout de suite des gens qui y vont et qui ramènent des disques, des styles, ce qui fait que ça se propage beaucoup plus rapidement! Un peu comme les épidémies...

Comment perçois-tu l'épidémie actuelle de coronavirus?

C'est quand même la première fois dans les époques récentes qu'une épidémie interrompt à ce point le cours de la vie habituel. On vit à une époque où, à mon



avis, le besoin de sécurité est de plus en plus important. Ce besoin de sécurité, c'est une tendance profonde qui se manifeste dans tous les secteurs de la vie. Ce qu'un prof pouvait faire comme sorties avec ses élèves dans les années 60 est, par exemple, impossible aujourd'hui.

Comment cela a-t-il été perçu dans ta sphère culturelle?

Il y avait des gens au début de cette crise qui étaient encore dans le déni, qui se demandaient "Où est la soirée où on peut encore mixer?", "Où y a-t-il une rave?" sans se rendre compte que contourner une réglementation qui se met en place en cherchant à en exploiter les failles, c'était exactement ce que l'on reproche à Trump ou à d'autres politiciens qui ont minimisé le danger. La prise de conscience s'est donc faite avec retard.

Bon, en ce qui me concerne, je ne vis pas du DJ-ing, c'est une activité ludique pour moi: c'est agréable d'être rémunéré mais je joue volontiers gratuitement, à La Galerie, par exemple! Mais pour la scène locale, c'est un coup très dur. Et quand on pourra ressortir, cela ne va pas se faire d'un coup! L'activité économique reprendra avant la réouverture des clubs. Enfin, quand tu as été confiné pendant des mois, pas sûr que tu aies envie d'un coup qu'on se retrouve les uns sur les autres en boîte dans une atmosphère de sauna. À mon avis, à la fin du confinement, les gens préféreront les trucs plus underground: en extérieur, en forêt, bref, où il y a de la place.

www.facebook.com/djmitchgeneve



Jusqu'à l'os

Le rejet et la dévoration, voilà les deux pulsions qui s'affrontent dans *Suicide caustique*. Anne Carecchio y retrace dans un livre-témoignage son combat contre l'anorexie-boulimie, maladie insidieuse qui s'est abattue sur elle et a ravagé une immense partie de sa vie. Un roman autobiographique aux allures d'exutoire, à la fois brut et ciselé, glacé et pourtant incandescent. Une déflagration.

Texte: Athéna Dubois-Pèlerin

Même pour qui n'a jamais souffert de troubles alimentaires de sa vie, l'expérience de lecture garantit d'être éprouvante. La protagoniste nous entraîne à sa suite dans une chute vertigineuse; elle ne nous prend pas par la main, mais nous empoigne par le col. Certains romans "invitent au voyage", celui-ci invite au calvaire. Un cauchemar vécu par procuration, qui frappe toutefois redoutablement juste: on visite un enfer qui n'est peut-être pas le nôtre, mais qui pourrait l'être.

Car la maladie est vicieuse, et frappe qui s'y attend le moins. La narratrice a une famille aimante, elle est bien entourée. C'est une étudiante douée promise à un brillant avenir professionnel dans le domaine médical. L'obsession sordide la cueille en plein vol, sans prévenir, et ne la lâchera plus des 18 années suivantes. Commencent alors les gavages compulsifs suivis de crises de culpabilité qui se manifestent par des vomissements en cascade, une, puis deux, puis bientôt quinze fois par jour. La bile qui imprègne la bouche, ravage les tissus, détruit le corps à petit feu: un *suicide caustique* au sens propre, une annihilation de soi par l'acide.

On reste bouche bée devant ce déchaînement de violence auto-infligée. Il y a quelque chose de véritablement effrayant

dans cette aliénation du rapport à la consommation, dans ce fétichisme morbide par lequel un objet aussi anodin que la nourriture devient le lieu de la cristallisation absolue du mal-être.

On suit donc ce "je" meurtri sur son chemin de croix qui semble ne jamais devoir s'achever: car, cruauté suprême de la maladie, il faut bien manger pour vivre. Impossible d'arrêter la nourriture, comme on arrêterait l'alcool ou la coke. Le démon est toujours aux aguets, tapi au détour de chaque repas. Il n'y a pas d'échappatoire.

Dans son épilogue, Anne Carecchio affirme n'avoir pas "tout dit". Elle en dit pourtant beaucoup dans ce livre pensé comme un exorcisme. Elle raconte la honte affreuse, qui pousse à dissimuler le mal à tout prix, à coups de mensonges si nécessaire. Les regards de pitié des proches, contre lesquels on ne peut se défendre. Les chiffres qui défilent sur la balance, en chute libre, sans

pour autant rien enlever à la répulsion qu'on ressent pour soi-même. Sans oublier l'égoïsme monstrueux, apanage si fréquent des maladies psychiques. Le sujet a beau être parfaitement conscient du désastre qu'il sème dans son entourage, il n'a pas l'énergie de s'en soucier. Peut-être, l'auteure pousse le courage introspectif jusqu'à nous le souffler, parce qu'inconsciemment, il le désire.

Anne Carecchio est chirurgienne de métier et sa prose s'en ressent. L'exercice d'écriture s'apparente chez elle à une vivisection, la plume creuse dans la chair à la manière d'un bistouri, pour mettre à nu les entrailles sur la page blanche. Si on a parfois la tentation de détourner les yeux devant cette introspection méticuleuse, la clairvoyance et la sensibilité qui se dégagent de l'écriture impressionnent au point qu'il est difficile d'interrompre la lecture. Le style se veut caustique lui aussi, et des traits d'humour noir traversent régulièrement les pages, d'autant plus percutants que l'on ne peut s'empêcher d'admirer le courage de l'autodérision, au milieu d'une telle profession de faiblesse et de vulnérabilité.

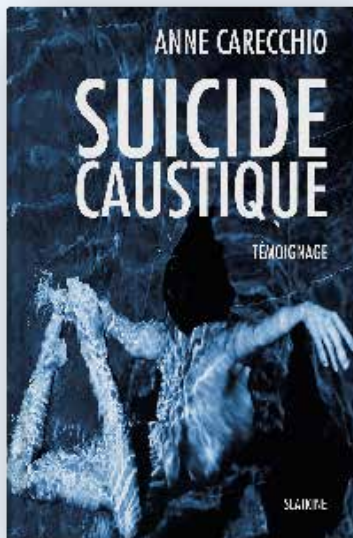
On explore ainsi jusque dans ses tréfonds cette tranche de vie sacrifiée, on observe douloureusement la protagoniste se débattre... jusqu'à la rédemption finale. Car oui, le cauchemar a une fin: un événement décisif viendra mettre un terme à ce long martyre.

Et non, il ne s'agit pas d'un suicide.

Suicide caustique

Anne Carecchio
Editions Slatkine, 2020

Disponible en ligne, notamment sur www.slatkine.com, et auprès des libraires assurant un service par correspondance



Quand les dessins de presse alertent sur l'écologie

Dès la réouverture des musées morgiens prévue le 10 juin et jusqu'au 21 septembre, la Maison du Dessin de Presse, en association avec la Haute École d'Ingénierie et de Gestion du Canton de Vaud (HEIG-VD) et le festival de bande dessinée Delémont'BD, présentera une exposition sur le thème de l'écologie, intitulée *Vivement l'Urgence*. Un titre ironique qui aborde une situation préoccupante, dont la gravité n'a pas échappé au regard critique de nombreux·ses dessinateur·trice·s de presse lors des quarante dernières années.

Texte: Ulysse Schell

A lors que les partis écologistes arrivent tout juste à se faire entendre dans certains hémicycles européens (comme en Suisse lors des dernières élections fédérales) le capital biologique de notre planète est en péril depuis déjà des dizaines d'années. Ceci n'est un secret pour personne, en témoigne le travail des dessinateur·trice·s. La MDDP a donc sélectionné une centaine de dessins de

presse sur les trois décennies précédentes ayant pour sujet l'écologie, en fonction de leur beauté artistique et de leur pertinence. Le choix final regroupe une trentaine d'artistes de plusieurs nationalités, et nous rappelle que l'écologie est depuis 40 ans une thématique mondiale de l'actualité journalistique, à défaut d'avoir été un sujet de l'agenda politique.

Depuis l'ère industrielle, et plus particulièrement les trente dernières années, il ne fait aucun doute que l'activité humaine a fragilisé l'écosystème planétaire. Cette exposition nous invite à la réflexion sur les différents maux qui altèrent et ont altéré notre planète bleue: de Tchernobyl aux incendies australiens, mais aussi les marées noires, les pesticides, les particules fines, les questions énergétiques, la pollution des terres, de l'eau, de l'air, parmi d'autres. L'exposition est divisée en quatre catégories:



MIX & REMIX © Cartooning for Peace

- La terre (pollution, exploitation des sols, déchets, engrais, déforestation, bétonnage, etc.)
- L'air (CO₂, pollution atmosphérique, smog, particules fines, etc.)
- L'eau (déchets, pollutions des nappes phréatiques, marées noires, pêche intensive, etc.)
- Le feu (énergie nucléaire, énergies fossiles, énergies renouvelables, incendies, etc.)

L'exposition revient également sur les catastrophes écologiques qui ont bouleversé notre planète depuis 1900. Cet historique des événements et de leurs conséquences, qu'elles prennent la forme de publications, de traités, de conférences ou autres, permet de saisir l'importance de chacun de ceux-ci dans leur contexte.

En parallèle, la MDDP a organisé un concours de dessin sur le thème: "L'écologie au temps du coronavirus". Les illustrations des lauréat·e·s seront affichées pendant l'exposition et publiées dans le journal Vigousse.

Vivement l'urgence

Du 10 juin au 21 septembre 2020
Maison du Dessin de Presse, Morges

www.mddp.ch





Comiquement tragique ou tragiquement comique?

Photos: Alan Humerose

Après avoir sillonné la Suisse romande avec *Le Roi se meurt* d'Eugène Ionesco, la compagnie Les Célébrants, dirigée par Cédric Dorier, ne fera pas d'ultime escale au Théâtre du Jorat comme prévu.

Par cette critique, sept élèves de la classe 2CG option maturité arts de la scène de Kelly Lambiel à Martigny nous permettent toutefois de replonger dans cet univers.

Le rideau s'ouvre sur un monde usé, épuisé par l'usure des coups que lui inflige depuis trop longtemps son roi. Une question se pose: est-ce la mort qui nous effraie ou, là où même la mémoire ne peut rien, sommes-nous simplement pétrifiés par la peur incoercible d'être oubliés?

Texte: Carroz Audrey, Danalet Claire, Kaufman Tristan, Schwab Kenza, Renaut Elsa, Gillioz Raphaël et Fournier Blandine.

Une heure trente. On apprend qu'il ne reste au Roi qu'une heure trente à vivre; à la fin de la pièce, il ne sera plus. Bérenger 1^{er} est souverain absolu, dirigeant même ce qui dans notre monde ne pourrait lui obéir, comme la lune ou le soleil. Mais son royaume est en détresse. Ses deux femmes, Marie et Marguerite, ainsi que son garde, son médecin et Juliette la femme de ménage comprennent que la mort du Roi est proche. La mauvaise nouvelle lui est annoncée mais Bérenger n'y croit pas, arguant qu'en tant que monarque absolu il n'a pas décidé de mourir et qu'il le refuse. Après avoir tenté à plusieurs reprises de prouver le contraire, il se rend compte que son autorité n'est plus. Bérenger sombre alors dans une folie désespérée, refusant son destin, ou résigné, évoquant ses souvenirs avec nostalgie et demandant à être préparé. Finalement, le Roi est accompagné vers son issue par la reine

Marguerite qui le guide jusqu'à son décès. Tragique oui, et pourtant profondément comique.

"Plutôt sourire que mourir, c'est la devise des Hommes" écrivait La Fontaine. Cette citation illustre parfaitement la tonalité ambivalente de la pièce. Écrite en 1962 à Paris en à peine quinze jours à la suite d'une forte maladie, *Le Roi se meurt* est une longue réflexion autour de la mort. "La peur de mourir est un problème qui hante tout le monde je crois quotidiennement, et cette pièce est une sorte de libération de cette angoisse" précisait l'auteur dans une interview pour France télévision en 63. Principal représentant du théâtre de l'absurde, Ionesco – qui parle plus volontiers de théâtre de dérision – se plaît à analyser les éternelles préoccupations existentielles de l'Être humain tout en les représentant sous une forme insolite, drôle.

Les différentes étapes par lesquelles passe le Roi telles que la colère, le déni, la peur et les situations rocambolesques auxquelles elles donnent lieu poussent lentement Bérenger vers l'acceptation de sa mort.

La mise en scène délurée et énergique que Cédric Dorier et son scénographe voulaient mécanique, onirique et le moins réaliste possible, marque par son intelligence et permet de mettre en lumière les subtilités du texte jusque dans la scénographie même. Ainsi, le temps, question cruciale dans l'œuvre de Ionesco, est visible sur le plateau par la machine à jouer tournante qui figure la mécanique intérieure d'une horloge sur laquelle évoluent les comédien-ne-s. Le trône du Roi, quant à lui, qui est au départ un cheval de manège, se transforme en lit d'hôpital et constitue ainsi une belle métaphore de la vie. Les costumes extravagants et colorés correspondent parfaitement aux caractères des personnages qui fonctionnent par duos. Les deux épouses représentent le conflit continu qui oppose la raison et les sentiments. Le garde, tout petit et tout maigre, sera le symbole de l'autorité du Roi qui s'efface et se traduit par sa désobéissance aux ordres. La bonne, bien que grande et bien en chair, n'ayant jamais



été vraiment regardée par le Roi, montre le manque d'intérêt que porte le Roi au peuple. Le médecin incarne, d'après Ionesco, la pensée collective. Et même si tous ont une facette psychologique importante, le Roi est celui qui canalise le jeu parce que les autres réagissent à ses états d'âme. Si le metteur en scène a tenu à ce que les deux reines soient opposées dans leur caractère et que Juliette et le garde soient très différents physiquement, c'est dans le but d'offrir une diversité visuelle.

Il est à noter que pour Cédric Dorier, l'esthétique est très importante. "On doit pouvoir prendre une photo de la scène à n'importe quel moment et y voir un tableau, une œuvre d'art". Les choix de mise en scène sont donc forts: texte respecté à la perfection, parties chantées et chorégraphiées au millimètre, projection d'images historiques marquantes, rupture du 4^e mur, oscillation constante entre rire et émotion, dévouement total des

comédien-ne-s pour leur personnage à l'instar de Raphaël Vachoux, le médecin qui, pour le rôle, n'a pas hésité à se raser la tête. Et le résultat, s'il peut en détourner par le traitement léger de certaines scènes poignantes, respire pour d'autres l'authenticité et le génie. On sent vraiment la peur de mourir du Roi, l'intensité monte crescendo jusqu'à l'apothéose finale, le discours de la reine Marguerite, brillamment tourné.

Dans cette version, la pièce prend de l'ampleur et résonne avec le monde d'aujourd'hui en un écho percutant: celui qui concerne tous ceux qui se sentent d'une importance telle, qu'ils pensent que le monde devrait vivre ou sombrer avec eux parce que rien ne pourrait survivre à leur disparition. "Pour moi, tout homme est une sorte de roi qui est au centre de l'univers, l'univers lui appartient jusqu'au moment où évidemment tout cela s'écroule", écrivait Ionesco. Parlons-nous seulement de celles et ceux qui nous dirigent, ou parlons-nous de tout le genre humain? Les craintes de Bérenger ne seraient-elles pas celles qu'au fond nous partageons toutes et tous, symboles de notre vulnérabilité face à la finitude de la condition humaine?

Si le Roi est mort pour la dernière fois, le souvenir de la mise en scène de Cédric Dorier reste, lui, bien vivant dans la mémoire des élèves. Vive le Roi!

Le Roi se meurt

De Ionesco, par la Cie Les Célébrants

www.lescelebrants.ch



Namaïga, combinaisons créatrices

Dans les compositions du groupe fribourgeois Namaïga, inspirées du passé musical de chacun des trois membres, fusionnent rock psychédélique, électro, world music ou encore sonorités orientales. La sortie récente de l'album *Float* lancera ce singulier trio sur la route des petites scènes romandes; si la crise le leur permet, ils seront de passage au Duke's bar à Lausanne le 19 juin prochain.

Texte: Katia Meylan

Namaïga, composé à l'origine de Christian Berset (guitare, mandole, darbouka), Christophe Oberson (électronique, platines, flûte), et de Noémie Stienne (voix), faisait partie du paysage fribourgeois depuis plusieurs années lorsque la chanteuse doit quitter le groupe pour entreprendre une formation professionnelle. Trouvant sa remplaçante en Christine Lo, chanteuse pop d'origine taïwanaise, le groupe se singularise désormais par son mélange non seulement des styles, mais aussi des générations et des cultures.

Christine, avec qui nous avons partagé un café, nous raconte sa carrière de chanteuse à Taiwan et nous fait part de ses impressions sur le monde de la culture en Suisse romande.

Après une période étudiante durant laquelle elle chante des reprises dans un *girls band*, elle participe à un programme télévisé taïwanais équivalent à *The Voice*, d'où elle sort parmi les meilleur-e-s candidat-e-s. Dès sa sortie de l'émission, elle



signe avec un label et obtient des mandats, tous les soirs et les week-ends.

La jeune femme, grâce à sa maîtrise du français, est prisée par les marques de luxe comme Piaget, Mont-Blanc ou Moët. "J'ai chanté 2000 fois *La Vie en rose*. À Taiwan, pour chaque événement quel qu'il soit, il y a un groupe invité. On chante tous la même chose, on est presque des fonctionnaires!", affirme-t-elle dans un humour coloré par son fort caractère.

Elle enregistre toutefois, avec son label, un album pop pour lequel elle compose ses propres chansons originales et tourne des clips.

En 2017, Christine s'installe à Lausanne. Les mandats se font rares, et la chanteuse relève une différence majeure avec Taïwan: "En Suisse, on a 4 ou 5 semaines de vacances

et les soirées libres pour les loisirs. Il y a donc beaucoup de groupes amateurs qui se battent pour une scène, et les concerts sont souvent bénévoles".

Une étiquette de groupe amateur, mais une vie d'expérience dans la musique et un niveau technique de professionnels, voilà comment Christine voit Namaïga. Élogieuse lorsqu'elle parle de ses collègues musiciens, elle tient à rappeler que Christian Berset a eu l'occasion de faire les premières parties de grands groupes comme Louise Attaque ou Radiohead. Chez Christophe Oberson, connu sous le pseudo de DJ Nomad, elle admire une sensibilité particulière aux sons des différentes cultures.

C'est lors d'un concert en tant que spectatrice qu'elle tombe amoureuse du style de Namaïga. Sachant qu'ils cherchent



une chanteuse, Christine fait quelque temps plus tard un essai de jam avec Christophe et Christian, s'intègre facilement à leur ambiance et devient ainsi la nouvelle voix du groupe. Le trio répète d'abord les chansons existantes, puis en compose naturellement de nouvelles. Christine évoque la méthode de ce processus de composition: "Le DJ nous joue des *samples* qu'il a préparés et si j'ai une inspiration, je chante. Ensuite on réécoute l'enregistrement et j'essaie de trouver les paroles".

"À Taiwan, j'ai toujours chanté dans le but de plaire", relève l'artiste. "Ici c'est différent, l'esprit est libre et ça touche au subconscient". Sur scène comme en enregistrement, les expériences sont différentes: "Dans mes mandats je chantais dans des cadres très bling bling. On me demandait de bouger sur scène mais je ne trouvais pas comment le faire librement. Avec Namaïga, ça a été un déclic. Pour mon album, j'ai enregistré les morceaux phrase par phrase pour que tout soit parfait, alors que la réalisation de *Float* a été plus instinctive". Perfectionniste, la jeune femme nous confie avoir eu envie de recommencer jusqu'à être satisfaite, alors que ses deux collègues cherchaient plutôt la spontanéité. "Finalement, j'apprécie le résultat", admet-elle. "Il ressemble à ce qu'on fait en *live*. Je trouve la musique plus communicative, et on y ressent mieux les ambiances".

Côté standing, c'est aussi le choc des univers: si Christine considère l'image

comme une caractéristique du groupe à part entière, Christophe et Christian ne sont pas là pour "faire les stars" et préfèrent se concentrer uniquement sur la musique.

Le groupe évolue malgré, ou grâce à ces divergences. "On n'est pas d'accord sur tout mais musicalement on s'entend vraiment bien. L'inspiration vient toute seule, je ne sais pas comment l'expliquer, c'est le destin", sourit Christine. "Au niveau de la créativité, Namaïga m'a emmenée hors de moi-même".

Float est donc un produit des diverses influences des trois artistes, de leurs jams

évoluées en concert, puis en album. On y trouve des morceaux aussi variés que *Rebellion*, aux riffs rock entrecoupés d'un interlude trap et survolés d'une brise de J-pop soufflée par la voix, ou *Capsule*, qui emprunte ses paroles à un conte de féerie chinois. La mélodie dansante de *Fly float free*, écrite par Noémie Stienne, est quant à elle panachée de mandole, de flûte et de sons électroniques.

Pour ce groupe spontané, le futur est idéalement sur scène. En concert, une dimension s'ajoute à leur musique puisqu'ils sont accompagnés par l'artiste Jean-Louis Gafner qui, grâce à un projecteur, crée un décor organique de peinture réalisée en *live*.

Namaïga est actuellement en phase de création pour deux nouvelles chansons, en vue de leur concert de juin. "En attendant, on invite tout le monde à nous écouter sur la plateforme qui lui convient, Spotify, iTunes, YouTube ou Google Music", termine joyeusement Christine.

Dates à venir, sous réserve:

Vendredi 19 juin à 21h
Duke's Bar, Lausanne

Samedi 8 août 2020 à 17h
Kiosk Art, au bord du lac de Neuchâtel

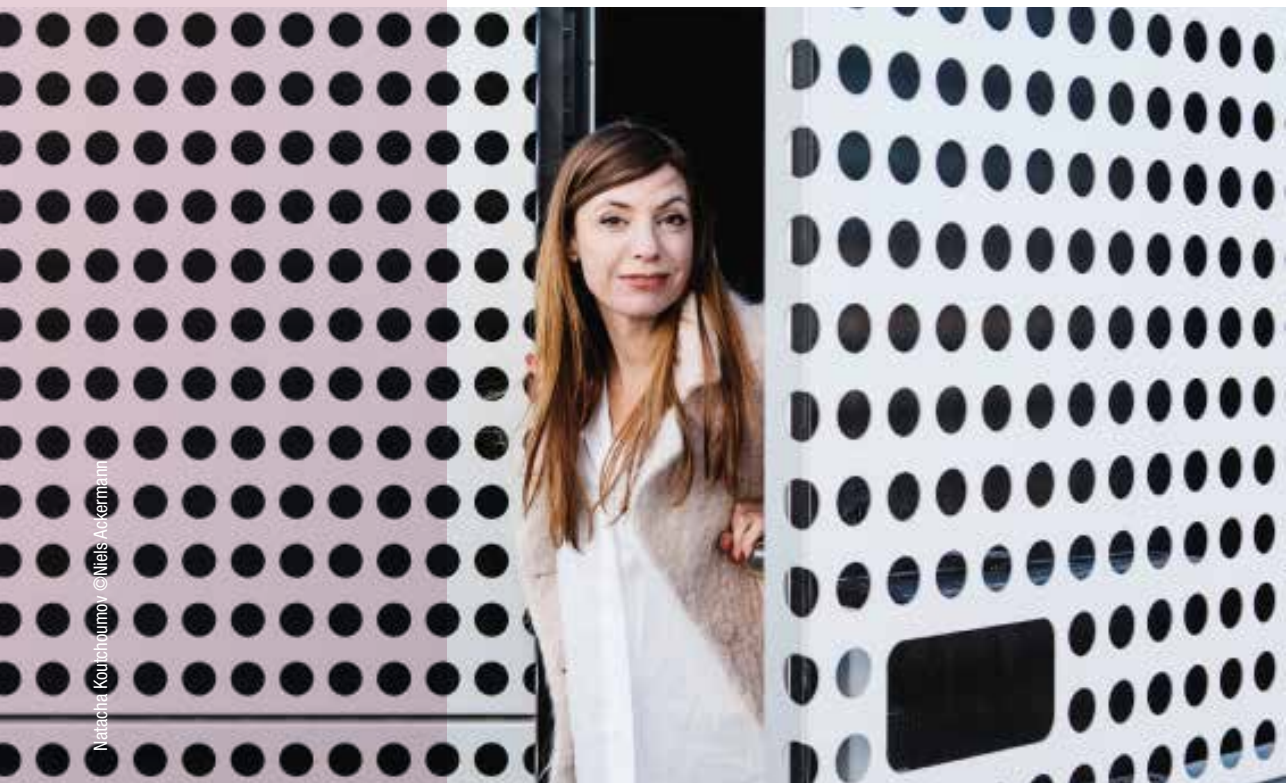
www.namaiga.com



Photo: Sébastien Nanchen

La nouvelle adresse de la Comédie

Natacha Koutchoumova ©Niels Ackermann



Animant le numéro 6 du Boulevard des Philosophes depuis plus d'un siècle, la Comédie se prépare à entamer un nouveau chapitre de son histoire à l'esplanade Alice-Bailly. Mais avant son déménagement dans une salle flambant neuve, la grande dame a encore quelques anecdotes à raconter sur ce siècle théâtral au cœur de Plainpalais. Une exposition virtuelle retrace les visages, les souvenirs et les changements de ces 107 ans de chutes et de succès. Pendant ce temps, le duo NKDM, alias Natacha Koutchoumova et Denis Maillefer, prépare déjà la nouvelle ère dans le quartier urbain des Eaux-Vives.

Texte: Eugénie Rousak

La Comédie de Genève est indéniablement associée au Boulevard des Philosophes, pourtant elle a passé ses premières années dans les murs de l'actuel Théâtre Pitoëff. Ce n'est qu'en 1913 que l'institution fondée par Ernest Fournier s'installe dans son bâtiment emblématique, spécialement pensé par l'architecte Henry Baudin. Elle va y passer un siècle aussi exaltant que mouvementé, retracé dans l'exposition virtuelle *(Re)visiter la Comédie*. Après avoir consacré un an à fouiller les archives, lire les chroniques de l'époque et étudier les projets de spectacles, la curatrice de l'exposition, Camille Bozonnet, met la lumière sur les plus belles histoires de l'institution. Textes explicatifs, souvenirs et citations défilent alors, entrecoupés par plus de 1000 photos et 110 vidéos!

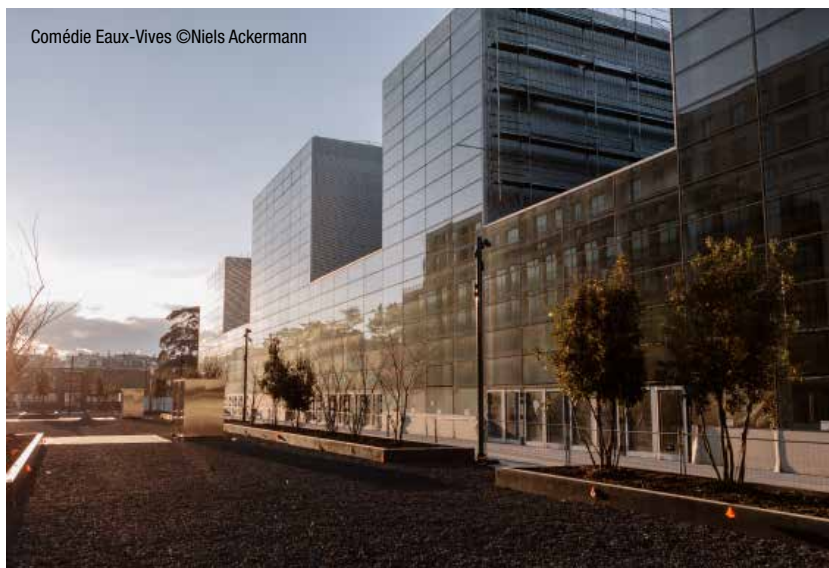
L'histoire du boulevard

Au fil des saisons, des aléas économiques et de ses directeur-trice-s artistiques, la Comédie change progressivement de philosophie, évoluant d'un théâtre de boulevard à un théâtre de création. À ses débuts, Ernest Fournier voulait démocratiser l'art et rendre le théâtre accessible aux classes ouvrières de la plaine de Plainpalais. "Dans les faits, il était très attaché au public bourgeois qui remplissait les salles et apportait les financements nécessaires. Alors que les représentations populaires étaient finalement minoritaires, il proposait beaucoup de pièces de boulevard assez légères, invitant notamment les vedettes parisiennes de son temps" détaille Camille Bozonnet. La réalité économique était une

question fondamentale à cette époque, puisque les premiers directeurs utilisaient leur fortune personnelle pour subvenir aux besoins du théâtre, et ils y ont laissé tout leur argent! Dans un concours de circonstances assez particulier dans les années 50, avec l'essor du cinéma, l'augmentation des charges sociales et son directeur, Maurice Jacquelin, complètement ruiné, l'institution se retrouve au bord de la faillite. Elle va alors bénéficier des aides de la Ville de Genève, qui par la suite va en surveiller la gestion. La scène genevoise s'ouvre massivement aux galas français, très populaires, attirant un public fidèle. Ceux-ci auraient pu devenir l'ADN de l'institution, mais le nouveau directeur, Richard Vachoux, annonce une révolution théâtrale dans les années 70. Il débute alors une déparisianisation lente et progressive de la Comédie. "Le fondateur du Poche veut proposer un théâtre d'essai populaire, mélange de grands classiques et d'auteurs suisses, comme *La Folle de Chaillot*, *Intermezzo*, *Mademoiselle Julie* ou encore *La Visite de la vieille dame*" explique Camille Bozonnet. Même si sa décision rencontre des critiques, la Comédie retrouve peu à peu son public. Se succédant, les metteur-e-s en scène poursuivront cette direction artistique, tantôt en séduisant l'international comme Benno Besson, tantôt en dévoilant les jeunes compagnies suisses comme Claude Stratz, tantôt encore en mettant les femmes en avant comme Anne Bisang. "Aujourd'hui nous sommes vraiment dans cette optique de théâtre de création, une ligne esthétique que nous allons emporter et développer encore plus aux Eaux-Vives. Nous aimons les spectacles où le-la comédien-ne a une part importante, où l'émotion atteint directement le cœur des spectateur-trice-s" précise la co-directrice Natacha Koutchoumov.

L'avenir sur l'esplanade

La question de conformité des locaux aux nécessités actuelles de la Comédie s'est posée il y a une trentaine d'années. Dans son rapport, le metteur en scène Matthias Langhoff a expliqué pourquoi la fameuse salle genevoise devait se réinventer, aussi bien au niveau du plateau qu'au niveau



Comédie Eaux-Vives ©Niels Ackermann

des caractéristiques techniques. Si un agrandissement a d'abord été étudié, le déménagement a rapidement été privilégié. "Il y a une dizaine d'années, les technicien-ne-s, les comédien-ne-s, les metteur-e-s en scène, les scénographes et d'autres professionnel-le-s se sont réuni-e-s sous le nom de l'Association pour la Nouvelle Comédie de Genève (ANC) pour faire avancer ce dossier" nuance Natacha Koutchoumov. Le projet s'est concrétisé en une véritable fabrique de théâtre aux Eaux-Vives, composée d'un grand plateau aux proportions idéales, des ateliers dédiés aux décors et costumes, des facilitations d'accès à la scène pour les différentes installations et même une seconde salle modulable pour accueillir le public dans une autre configuration. Poursuivant l'impulsion donnée par leurs prédécesseur-e-s Anne Bisang et Hervé Loichemol, le duo NKDM veut créer un nouveau lieu de vie, d'échanges et de partage entre les comédien-ne-s et les spectateur-trice-s. "S'inspirant du théâtre parisien Le Centquatre, qui est une sorte de ruche de créativité, nous voulons faire de la Comédie un lieu phare du quartier des Eaux-Vives, avec des points de restauration, des visites du théâtre pour présenter les différents métiers, des propositions artistiques en parallèle de la programmation et beaucoup d'autres surprises!" dévoile la co-directrice.

Si la dernière saison aux Philosophes

s'est terminée d'une façon prématurée, la Comédie ayant dû fermer ses portes, laissant derrière elle plus d'un siècle de souvenirs, un nouveau chapitre est sur le point de débiter. "Nous allons accueillir notre public dans des conditions idéales, même si le pincement au cœur est bien présent!" conclut Natacha Koutchoumov.

Exposition virtuelle:

<https://expo.comedie.ch>



Camille Bozonnet © Stéphane Saugé

"Je ne collaborais pas avec un photographe, je discutais avec le monde!"



René Burri, Ministère de la Santé, Rio de Janeiro, Brésil, 1960 © René Burri / Magnum Photos. Fondation René Burri, Courtesy Musée de l'Élysée, Lausanne

Devant la caméra, cette joyeuse évocation de René Burri par son ami graphiste Werner Jecker suggère l'étendue de l'esprit créatif que l'on s'apprête à rencontrer lorsqu'on passe la porte d'une exposition consacrée au célèbre photoreporter – ou plutôt devrait-on dire, à l'artiste. Pour l'exposition intitulée *René Burri, l'explosion du regard*, le Musée de l'Élysée a sélectionné 533 œuvres parmi plus de 30'000 documents d'archives dans un accrochage intime, allant au-delà des images iconiques pour lesquelles on connaît René Burri.

Pendant la fermeture temporaire des lieux culturels, le musée a continué de diffuser ses trésors via son site web, et a même inspiré les *instagramers* avec un concours photo en hommage à René Burri. Maintenant, il est fin prêt pour accueillir à nouveau son public!

Texte: Katia Meylan

Le Musée de l'Élysée a vu juste avec cette exposition qui, pendant son petit mois et demi d'ouverture, a déjà dépassé des records d'entrées. L'exposition n'est

toutefois pas un simple coup médiatique, elle éclot d'un terreau fertile et de racines profondes: René Burri, proche du Musée de l'Élysée depuis sa fondation en 1985, avait élu le lieu pour y déposer son fonds et contribué lui-même à sa constitution en 2013, dans le souhait qu'une rétrospective y ait lieu.

En hommage à l'artiste, il était important pour les commissaires, Mélanie Bétrisey, responsable du Fonds René Burri, et Marc Donnadiou, conservateur en chef du Musée de l'Élysée, que l'exposition ait lieu dans le bâtiment actuel, avant le déménagement de



© Thomas Cassoudesalle

l'institution sur le site de Plateforme 10 en fin 2020.

Si René Burri bénéficie d'une notoriété internationale en tant que photoreporter, notamment grâce à son célèbre portrait du "Che au cigare" pour l'agence Magnum, on sait moins que son univers artistique s'étend au-delà de la photo. En attestent les "100 kilos d'archives" tous supports confondus conservées à l'Elysée.

René Burri, l'explosion du regard part de cette multiplicité pour présenter tous les aspects de la création de Burri, de la photographie la plus connue aux plus intimes collages et carnets de dessins.

La balade dans le musée peut se faire selon différentes trajectoires. Spontanée, dans une scénographie qui invite à se confronter à la densité du fonds Burri, ou plus "cadrée", en suivant les douze focus de l'exposition: Cinéma, Structures, Moi et les autres, Magnum, Che, China, Télévision, One World, Color !, Book, Collages et Dessins.

Sur les réseaux sociaux, le musée a imaginé un "Hommage à René Burri" participatif, un concours photo organisé avec la page Instagram @igerslausanne. Les réactions créatives ne se sont pas fait attendre, et à sa clôture le concours enregistrait près de 400 images. Le comité de sélection a décelé un sens de la composition dans de nombreuses images... parmi lesquelles trois lauréates.

Pour Thomas Cassoudesalle – comme pour René Burri – la photographie est

intrinsèquement liée aux rencontres qu'engendre un voyage. Au Bangladesh, il apprend le fonctionnement de l'appareil et réalise des portraits. C'est plus tard en se documentant qu'il trouve l'inspiration dans le travail de Burri, plus particulièrement alors que lui-même recherche "la touche humaine dans l'architecture". Il cite la photo prise à Rio des hommes se retournant sur le passage de deux femmes, qui le marque pour "son côté graphique et par le contraste qui permet de se focaliser sur l'essentiel". La photo lauréate de Thomas de Cassoudesalle sort pourtant de cette esthétique pour capter plutôt par son timing et son mouvement: "j'étais comme un gamin après que, couché par terre, j'aie réussi à déclencher l'appareil à ce moment!", sourit-il.

Coralie Vienny est familière du travail de Burri puisque lors d'un atelier dans le cadre de ses études d'architecture à l'EPFL, elle s'en était déjà inspirée: En visite au couvent de La Tourette que Burri avait documenté,



© Coralie Vienny

elle avait pris une photo d'après celle de l'artiste, puis apposé les deux côte à côte, créant ainsi une continuité.

Quant à sa photo que l'on voit ici, elle la prend depuis une terrasse un après-midi d'hiver, sans y penser, séduite par la lumière qui démarque les pavés et les silhouettes. Un ami repère le cliché sur les réseaux sociaux et lui demande si c'est un hommage à René Burri... une prémonition amusante, puisque c'est seulement quelques temps plus tard qu'ils entendent parler du concours lancé par l'Elysée!

Instagram fait office de journal intime quotidien pour Frédéric Aellen, qui déniche la poésie dans ce qui semble de prime abord anodin. Sa photo capte immédiatement



© Frédéric Aellen

l'attention. Graphique et contrastée à souhait, elle demande à l'esprit un plaisant effort furtif pour se situer dans l'espace. Mélanie Bétrisey, qui a travaillé sept ans sur les archives Burri, y a tout de suite retrouvé le "style Burri". Un bel encouragement pour le photographe!

La réouverture des musées ayant été prononcée pour le 11 mai, celles et ceux qui n'en avaient pas encore eu l'occasion pourront découvrir *René Burri, l'explosion du regard*, et cela jusqu'au 31 mai!

René Burri, l'explosion du regard

Prolongée jusqu'au 31 mai 2020
Musée de l'Elysée, Lausanne

www.elysee.ch

Jehan Khodi, un dessinateur inarrêtable!

Jehan Khodi est un jeune illustrateur genevois, et si vous allez guetter sa page Instagram, vous trouverez quelques dessins, datant de l'été dernier, de personnages à leur fenêtre, espionnant le voisinage ou faisant la fête "au balcon" ... clairvoyant Jehan? En tout cas, très doué.

Texte: Jennifer Barel

L'artiste a fait l'École des Arts Appliqués (CFP Arts) à Genève et aujourd'hui, il est indépendant et commence à pouvoir vivre de ses illustrations grâce à plusieurs projets. Il devait notamment afficher ses dessins à l'Espace Ruine, à Genève, du 21 au 26 avril, dans une exposition intitulée *Ruines*, consacrée à la fragilité de notre société à l'échelle locale en cas de catastrophes de toutes formes. Une exposition qui, par une ironie malheureuse, s'est vue annulée pour cause d'épidémie...

Mais Jehan n'a pas dit son dernier mot! Bien que cette annulation soit un coup dur pour sa visibilité, il a encore plein d'autres projets

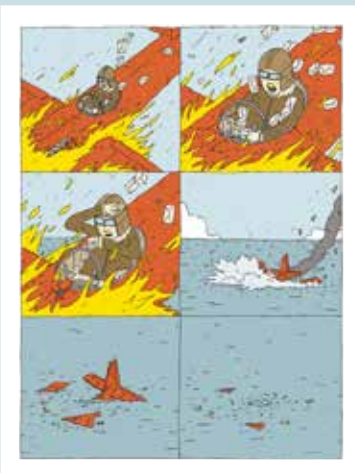
sur le feu. À tel point que ce confinement n'a pas vraiment changé son quotidien, dit-il. "Je travaille depuis la maison et j'ai de gros projets à finir, le confinement aurait été obligatoire pour moi sans virus. L'avantage c'est que les distractions se font moindre et l'appel du dehors moins tentant". En effet. Et puis l'artiste a la chance de pouvoir s'aventurer dehors à travers ses dessins. Il arpente des ruelles citadines, campe à la montagne ou se prélassse au bord de l'eau, comme le montrent les illustrations de sa page Instagram. L'eau est d'ailleurs un sujet qui se retrouve souvent dans son travail. Le premier avril dernier, il a même fait circuler une illustration "canular" informant de l'ouverture des ponts à Genève pour laisser passer un silure géant en période de migration. Illustration qui a eu un petit succès sur les réseaux sociaux, une revanche pour sa visibilité.

Pourtant, les réseaux sociaux ne sont pas les seules plateformes où nous pouvons retrouver l'artiste. Il dispose, en effet, d'un compte sur le site Patreon, qui est une plateforme de financement participatif permettant aux artistes de se faire, en quelque sorte, sponsoriser par des internautes grâce à différentes options de parrainage. Nous pouvons aussi le suivre sur la plateforme Issuu, plateforme d'édition électronique gratuite danoise, où sont disponibles plusieurs petites bandes-dessinées à consulter sans modération, seule avec un café au soleil, ou le soir en famille.



Gardez un œil attentif sur le silure géant, mais n'hésitez pas à aller vous balader dans ces histoires imagées, parfois empreinte d'un humour sarcastique mais au tracé toujours poétique.

Instagram: [jehan_khodi](https://www.instagram.com/jehan_khodi)
Issuu: [issuu.com/jehankhodi](https://www.issuu.com/jehankhodi)
Patreon: www.patreon.com/jehank



Quand monter sur les planches n'a rien d'un Crève-Cœur

Depuis plusieurs années déjà, le théâtre genevois sis à Coligny organise des ateliers destinés à un public de tous âges. La formule rencontre un franc succès, à tel point que toutes les classes proposées durant l'année scolaire écoulée affichaient complet. Tour d'horizon de ces cours collectifs, placés sous le signe du partage, de la bienveillance et de la créativité.

Texte: Athéna Dubois-Pèlerin

L'idée des Ateliers-Théâtre est née de l'imagination d'Anne Vaucher, qui a occupé la direction du Crève-Cœur jusqu'en 2014. À l'origine, l'offre concernait au premier chef les enfants et les jeunes, mais elle s'est depuis diversifiée jusqu'à proposer des cours de théâtre aux adultes également.

"Pour le public âgé de plus de 16 ans, en plus des cours hebdomadaires sur l'année, nous avons mis en place des modules de 10 cours d'expression pour adultes, afin qu'ils puissent aller librement à la rencontre du théâtre" explique Annik Von Kaenel, comédienne de formation, qui dirige et co-anime les ateliers du Crève-Cœur. Certaines personnes souhaitent se familiariser avec le frisson de la scène, d'autres simplement développer des compétences précieuses dans le cadre de leur vie privée ou professionnelle, telles qu'une meilleure diction, un sens plus fin de la répartie ou une plus solide affirmation de soi face à la pression du regard extérieur.



Photo: Loris Von Siebenthal

Photo: Loris Von Siebenthal

"Qu'ils s'adressent aux enfants, aux ados ou aux adultes, tous nos Ateliers-Théâtre comportent à la fois une part d'improvisation et une part d'interprétation. L'une stimule l'imagination, la réactivité et l'écoute de son partenaire de jeu, tandis que l'autre permet de travailler la transmission de l'émotion à partir du texte dramaturgique", précise Annik Von Kaenel avec enthousiasme.

Le travail fourni par les classes trouve sa consécration dans un spectacle annuel au mois de juin, qui mêle souvent avec inventivité textes classiques, œuvres contemporaines, et parfois même créations *ad hoc*. "Ma collègue Lisa Morand monte du Tchekov avec les adolescents cette année. L'année dernière, avec le groupe des jeunes ados, nous avons présenté du Molière agrémenté de textes contemporains, dans le but de nouer un dialogue entre les différents âges du théâtre. Et avec les adultes, nous avons travaillé des monologues de Xavier Durringer."

Cette année, la fraîcheur est décidément au rendez-vous, car avec l'un des ateliers sera montée une fiction futuriste écrite spécialement pour l'occasion. "Un équipage quitte la Terre à bord d'un vaisseau spatial pour échapper au dérèglement climatique! C'est alors l'occasion pour chaque membre de se remémorer ce qui lui manque le plus de sa vie sur Terre. Le spectacle est pour la plupart écrit, mais il y a aussi de la place pour de l'improvisation. C'est une jolie manière d'aborder des questions contemporaines avec de l'humour et un peu de nostalgie".

Pour mieux encourager les 7-13 ans à venir découvrir le jeu théâtral, le Crève-Cœur propose non seulement des rencontres hebdomadaires durant l'année scolaire, mais également des stages intensifs d'une semaine durant l'été. Avis donc aux parents qui redoutent l'oisiveté de leurs enfants pendant les grandes vacances! Voilà une occasion de goûter aux joies du théâtre sans s'engager sur une longue période, histoire de simplement s'essayer à quelque chose de nouveau tout en prenant du plaisir.

Théâtre Le Crève-Cœur

lecrevecoeur.ch/ateliers-theatre

Note: Les activités sont suspendues pour l'instant mais le Théâtre Le Crève-Cœur garde l'espoir de pouvoir maintenir les stages d'été dès fin juin.

De scientifique retraité à la gloire

Lauréat du Prix Nobel de chimie, le Morgien Jacques Dubochet a vu son quotidien basculer dès l'annonce de cette récompense à la fin de l'année 2017. De quoi motiver le producteur Emmanuel Gétaz à lancer le projet d'un documentaire sur ce scientifique barbu, soudainement mis sous les feux des projecteurs, alors qu'il était à la retraite depuis déjà dix ans. *Citoyen Nobel* a dernièrement vu le jour, présenté pour la première fois aux Journées de Soleure, et il est sorti le 4 mars dernier dans les cinémas romands.

Texte: Lara Liard

Citoyen Nobel est un film réalisé par Stéphane Goël, cinéaste et vidéaste vaudois, ayant déjà des dizaines de documentaires ainsi que plusieurs reportages à son actif. Dans son dernier film en date, il s'intéresse au destin particulier d'un homme sincère et authentique qui passe du statut d'inconnu à celui de célébrité et ce, du jour au lendemain. En effet, bien qu'étant un scientifique réputé pour ses travaux en cryo-microscopie électronique et plus précisément pour ses découvertes sur la vitrification, Jacques Dubochet était initialement

un simple professeur retraité de l'Université de Lausanne.

Le documentaire suit une certaine chronologie dès son ouverture, qui nous plonge au 4 octobre 2017, jour où Jacques Dubochet, tout comme le reste du monde d'ailleurs, vient d'apprendre qu'il sera récompensé d'un Prix Nobel. Il se trouve alors entouré de plusieurs journalistes sur le campus de l'Université de Lausanne. Un moment auquel succèdent des images de la remise de ce fameux prix en Suède, à la fin de la même année. Place ensuite à "l'après Prix Nobel" où l'on suit le scientifique lors de

ses conférences, ses combats, ses activités quotidiennes. On en apprend également un peu plus sur son histoire, son passé, on fait la connaissance de sa femme qui s'exprime sur la façon dont elle-même vit cette situation. On découvre aussi son état d'esprit ainsi que ses opinions et surtout comment il appréhende cette nouvelle position qui s'est désormais installée dans sa vie. La dernière partie du film se concentre principalement sur son combat écologique, ainsi que sur le futur qui les attend, sa femme et lui, car on apprend qu'ils deviendront grands-parents pour la première fois. Une note de fin qui semble ressembler



Photos: stills tirés de *Citoyen Nobel*,
de Stéphane Goël.
Production: Dreampixies, RTS

désormais au quotidien actuel de Jacques Dubochet qui paraît à ce jour plus discret.

La caméra de Stéphane Goël est placée en position d'observation, permettant au spectateur-trice-s de s'immiscer dans la vie de Jacques Dubochet et de se rapprocher de cet homme simple et discret. Les enchaînements de plans sont plutôt courts, passant régulièrement de moments vécus à des interviews ou interventions du scientifique. On le suit donc dans son quotidien qu'il raconte par la suite, ce qui permet au public de saisir les événements plus profondément par rapport à la perception de Jacques Dubochet lui-même.

Authentique, le film reflète la personnalité de Monsieur le "Citoyen Nobel": c'est un homme simple, modeste, qui peut paraître parfois brusque ou maladroit, mais s'avère être plein d'humour et surtout



dépassé par tout ce qui lui arrive soudainement. Un homme engagé, intelligent et qui garde les pieds sur terre. Lorsqu'il est gêné par son succès, il trouve toujours la touche d'humour à ajouter pour se défilier et ce: sans langue de bois! On découvre alors un socialiste, écologiste depuis toujours, dévoué pour le climat et qui pense à l'avenir des jeunes générations. Jacques Dubochet est un scientifique passionné qui tente d'utiliser au mieux la voix qu'on lui donne pour avoir un impact aussi utile que possible.

Il s'agissait donc d'un défi pour Stéphane Goël de jongler entre le nouveau quotidien d'un homme mis sous les projecteurs dont on entend parler partout et l'autre facette de sa vie: "l'entre-deux". Le réalisateur raconte dans sa note d'intention s'être

demandé: "Qu'y aurait-il de plus à dire ou à montrer d'un homme dont le travail scientifique est très complexe à saisir pour la plupart d'entre nous?" Et de conclure: "J'ai vu un homme passer de l'anonymat à la célébrité".

Une occasion également pour ce cinéaste de montrer, à travers Jacques Dubochet, des combats éthiques et écologiques. "C'est pourquoi un grand film sur ce vieil homme était nécessaire. Parce qu'il va toucher le cœur des gens (...) et surtout les faire réfléchir et se questionner. N'est-ce pas là l'essence même du cinéma documentaire?". Des paroles qui se complètent avec celle de son collègue Emmanuel Gétaz: "Citoyen Nobel est le résultat de ces dix-huit mois passés aux côtés de Jacques Dubochet. C'est un film d'engagement, autant qu'un portrait. C'est ce qui fait sa force et son caractère contemporain".

Au vu des circonstances actuelles, le film a dû interrompre sa diffusion en salles de cinéma. Des séances devraient être cependant reprogrammées lorsque cette crise touchera à sa fin. On pourra alors retrouver Jacques Dubochet sur les grands écrans et découvrir ce que cet homme authentique a à offrir au public.

Citoyen Nobel

De Stéphane Goël. Production:
Dreampixies, RTS



www.dreampixies.ch
www.agorafilms.net

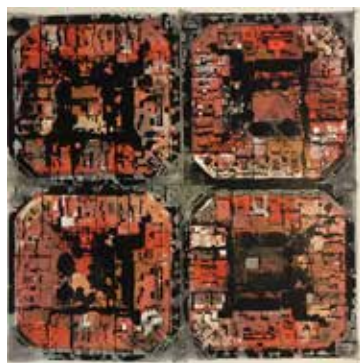


Nicolas Noverraz © Marie-Gala de Tena

ART URBANISTIQUE, SIGNÉ NICOLAS NOVERRAZ

Artiste plasticien genevois, Nicolas Noverraz crée au fil de ses inspirations urbanistiques et écologiques. Installé dans une ancienne usine à Douvaine, il s'intéresse aussi bien aux vues aériennes des métropoles qu'aux traces de pneus des voitures et aux vaches Milka. Au total, plus de 3 000 œuvres, régulièrement exposées à l'international, sont sorties de son atelier. D'ailleurs, le verso de chaque toile cache son histoire, composée de son titre, la date de création, ses dimensions, les techniques utilisées, la signature du peintre et l'étiquette de toutes les galeries où elle a été présentée! Un véritable pedigree esthétique!

Texte et propos recueillis par Eugénie Rousak



N°1514, Projet PLANS II Satellite #45 Barcelone, 2020, 40x40 cm, sérigraphie sur toile

L'Agenda: Diplômé de l'École Professionnelle Technique et des Métiers en 1989, vous avez entamé une licence en géographie quelques années plus tard. À quel moment avez-vous décidé de devenir un artiste indépendant?

Nicolas Noverraz: Je baigne dans l'art et la création depuis toujours, donc la question est de savoir pourquoi je ne m'y suis pas tourné plus tôt! À vrai dire, en 1985 j'ai échoué aux examens d'entrée aux Arts décoratifs. L'idée de retenter l'année suivante ne m'étant pas venue à l'esprit à l'époque, j'ai intégré l'école technique. Même si je savais que ce n'était pas ma direction, j'ai voulu finir

cette formation. En parallèle, je passais mon temps à peindre en autodidacte, découvrant de nouvelles techniques et affinant mon trait. Même si j'organisais mes premières expositions et commençais à me faire connaître dans le milieu artistique, mon revenu était assez anecdotique. Il fallait donc que je m'oriente vers un métier qui allait à la fois me permettre d'être financièrement stable, tout en laissant assez de temps pour la création. Je me suis donc intéressé à la géographie, mais les études étaient très prenantes. À un moment je me suis retrouvé face au dilemme: hypothéquer la peinture pour finir le cursus ou abandonner ce dernier pour me consacrer entièrement à l'art. Ce choix n'était pas simple. Travaillant de nuit aux services industriels, je discutais souvent avec un collègue, qui adorait le théâtre. Un jour, il m'a confié que le drame de sa vie était de n'avoir pas pu vivre de sa passion. Ses parents l'avaient obligé à faire un autre métier et maintenant, alors qu'il était proche de la retraite, c'était trop tard. Ne voulant pas que mon art devienne son théâtre, j'ai pris ma décision.

Pourtant le choix de la géographie n'était pas vraiment anodin, quelle empreinte cette formation a-t-elle laissée sur vous et votre art?

Toutes nos expériences impactent notre vie, comme chaque brin de vent ajuste la direction du voilier. Avant ces études, j'étais beaucoup dans la certitude et l'application pure des techniques, faisant de la peinture hyperréaliste, presque léchée. Ce cursus m'a poussé sur la voie de la réflexion et le questionnement de soi et de son environnement. J'ai également développé une certaine sensibilité par rapport à l'occupation de l'Homme sur le sol, qui a notamment débouché sur la série des villes en 3D. Grâce à une application de modélisation, j'ai pu "survoler" les métropoles, pour ensuite leur redonner des couleurs. Comme les images initiales ne sont pas très précises, le résultat onduleux a un côté très poétique.

L'urbanisme et la conscience écologique tiennent une place importante dans vos créations. Quelles sont vos motivations?

J'ai l'habitude de définir mon travail par la question: quel est le rapport entre l'Homme et son milieu? Le rôle de l'artiste est de dénoncer les déviances de la société dans laquelle il vit. En l'occurrence, mon milieu est la ville, et à une plus grande échelle, la planète en pleine mutation suite aux comportements humains. L'art plastique est tout simplement le mode d'expression de ma sensibilité écologique et environnementale.

Vous avez dédié une série à l'art pollution. Comment cette idée est-elle venue?

Mon objectif était d'illustrer la pollution que l'activité humaine produit. Au départ, j'ai installé de grandes toiles grises à ma place de stationnement, pour récupérer quotidiennement les traces laissées par ma voiture, comme les hydrocarbures, les résidus d'huile de moteur, les saletés qui coulent en temps de pluie, etc. Ensuite, j'ai voulu compléter ces empreintes avec du marquage routier. J'ai donc contacté une entreprise spécialisée, qui a écrit sur mes toiles, utilisant les mêmes chablon que sur l'asphalte. Mon idée était d'avoir le moins d'impact sur ces œuvres en tant qu'artiste pour garder l'authenticité et le réalisme de ce morceau de route. Finalement, j'ai rajouté les plaques d'égout pour caractériser les villes. Chaque fois que je me rends dans une nouvelle localité, je fais un moule souple en silicone de cet objet urbanistique pour ensuite créer une maquette en résine époxy dans mon atelier et l'intégrer directement dans les toiles. Et la pollution devient l'art!

Vous vous êtes également intéressé à la consommation à travers des sérigraphies dans le style d'Andy Warhol. Pourquoi?

En faisant de la sérigraphie, je me retrouvais souvent coincé, dans la mesure où peu importe la direction que j'empruntais, je tombais forcément sur les réalisations d'un autre artiste. J'avais le même sentiment

avec les œuvres pop art d'Andy Warhol. Quand je voyais son travail, je regrettais de n'avoir pas inventé moi-même ce principe! Si au début, cette idée me paraissait être une imposture, en discutant avec d'autres artistes, j'ai réalisé que le concept rentrerait parfaitement dans ma problématique de consommation compulsive. Ainsi est né le projet *Et si Warhol avait été Suisse?*, qui met en scène les dentifrices Elmex, les chips Zweifel, les boîtes d'Ovomaltine, les vaches Milka et d'autres produits typiquement helvétiques. Cette série a deux niveaux de lecture. Le premier est très humoristique avec la réflexion que Warhol aurait pu avoir, s'il était né en Suisse, alors que le second va à contrepied de la frénésie de la consommation de masse américaine de l'époque.

Le site de l'artiste

www.nicolasnoverraz.com

Exposition virtuelle

Galerie François Fontaine à Genève
Du 7 au 24 mai 2020
Vernissage le 7 mai à 18h
www.galeriefraancoisfontaine.ch

Elle sera suivie par une exposition physique des œuvres du 30 juillet au 16 août 2020:
Galerie François Fontaine
Route de Créderly 47
1242 Genève



Et si Warhol avait été Suisse?, N°1412, 198 bouteilles de Sinalco, 2019, 150x200 cm, sérigraphie sur toile

Nicolas Noverraz © Marie Gala de Tena

L'enfance de l'art



Martha Stettler, *Après le bain*, vers 1910.
Achat auprès de l'artiste avec l'aide de la Fondation
Diday © MAH, photo: B. Jacob-Descombes

Cet été, le Musée d'art et d'histoire de Genève rouvrira sur une toute nouvelle exposition au sujet de la représentation de l'enfant dans l'art suisse, de 1830 à 1930. L'occasion de mieux appréhender l'image artistique d'un sujet aux multiples facettes qui a su inspirer des artistes tel-le-s qu'Albert Anker, Wilhelm Balmer, Daniel Ihly, Alfred van Muyden, Ferdinand Hodler, Élisabeth de Stoutz, Martha Stettler ou encore le sculpteur Carl Angst. Une exposition à découvrir à partir de la réouverture du musée et jusqu'au 31 décembre 2020.

Texte: Mélissa Quinodoz

L'image de l'enfant dans la peinture occidentale a beaucoup évolué au fil des siècles. Longtemps cantonnés à certains types de représentation comme celles de l'enfant divin, de la figure allégorique ou du personnage politique, il a fallu attendre le 19^e siècle

pour que les enfants commencent à être considérés comme des sujets à part entière dans l'art et la littérature. Au siècle des Lumières, ils entrent ainsi dans les réflexions politiques, morales et sociales de l'époque et deviennent un objet d'étude pour les philosophes, les biologistes et les médecins. L'enfance devient alors un thème de prédilection autant dans la littérature, avec l'apparition de personnages populaires incontournables tels qu'Oliver Twist, Le Petit Lord Fauntleroy ou Heidi, que dans les arts plastiques. Une évolution qu'essaie aujourd'hui de retranscrire le Musée d'art et d'histoire de Genève à travers son exposition *L'enfant dans l'art suisse: d'Agasse à Hodler*. Le public pourra ainsi admirer des tableaux et des sculptures rarement, voire jamais mises en évidence au sein d'accrochages.

Divisée en quatre grands axes, l'exposition s'intéresse ainsi dans un premier temps à la maternité et au

rapport mère-enfant. Il y est question, notamment, de l'image même de la maternité et des qualités qu'on lui a longtemps attribuées. L'exposition aborde ensuite le thème de l'enfant en famille et de la manière dont ce dernier modifie l'unité du couple. On découvre alors comment le bonheur familial est devenu, au 19^e siècle surtout, un sujet artistique de premier plan à travers des scènes de genre intimistes et informelles. Plus loin, la rétrospective s'intéresse ensuite à la place de *l'enfant* dans la société, à son statut et au rôle qu'on attend de lui. Des problématiques comme l'intégration, le fait de servir la société et le respect de certaines valeurs civiques et morales sont ainsi mises en avant. Enfin, l'exposition ouvre la réflexion sur la souffrance des enfants, plus particulièrement au sein des classes laborieuses en abordant des thèmes comme la maladie, la famine ou la mort.

Organisée autour de ces quatre axes, l'exposition permet au final de découvrir comment des artistes du 19^e et du début du 20^e siècle ont su, en s'intéressant aux besoins, aux goûts et à la psychologie de l'enfant, capter l'évolution même de la société et adopter ce "nouvel" objet artistique.

L'enfant dans l'art suisse: d'Agasse à Hodler

Jusqu'au 31 décembre 2020
Musée d'art et d'histoire, Genève

institutions.ville-geneve.ch/fr/mah/



James Pradier, *Salvator Marchi*, fondateur,
L'Enfant au chien, 1838 - 1839 © MAH, photo: Y. Siza

Des mots et des notes



Photos © Myriam Hofer-Glatz

Avis aux adeptes de musique et de littérature! Comme chaque année, l'association Pleine Lune, présidée par l'artiste lyrique Brigitte Ravenel, organise le festival LES INTIMES. Au programme, 6 rencontres culturelles qui comprennent des lectures vivantes accompagnées parfois en contrepoint d'interprétations musicales. Découvrez les détails de cette 14^e édition, remaniée mais vaillamment confirmée en dépit du coronavirus!

Texte: Athéna Dubois-Pèlerin

LES INTIMES se tiennent à la fin du mois de mai, et pour mieux profiter de la belle saison, présentent habituellement leurs lectures et intermèdes musicaux dans des lieux inédits, parfois à l'air libre, dans la vieille ville de Nyon et les villages environnants, ainsi qu'à la Fondation Jan Michalski à Montricher. Pour couronner ces rencontres littéraires, un Concert de Pleine Lune est traditionnellement organisé dans la cour intérieure du château de Nyon, lors de la pleine lune du mois de juillet. Cette année, pandémie oblige, les rendez-vous littéraires et musicaux seront mis sur pied à distance: chaque jour, vous pourrez ainsi écouter la performance au programme en vous rendant sur le site du lieu initial de la lecture, puis en permanence sur le site de l'association Pleine Lune. Un jour, un lieu, un auteur...

Les écrivain-e-s qui occuperont cette édition sont des plumes contemporaines qui parlent du rapport humain à la nature, au voyage, au silence: en particulier, Sylvain Tesson et Erri de Luca seront mis en lumière au cours de quatre rendez-vous successifs dédiés à leurs écrits les plus intimistes. Leurs voix profondes,

tantôt fiévreuses, tantôt contemplatives, seront portées par le comédien Jean-Philippe Ecoffey, chargé d'allier la grâce de l'interprétation dramatique à la poésie du texte littéraire. Trois des six lectures que comprendra le festival seront accompagnées d'interventions musicales, assurées par Valérie Bernard au violon, Mauro Valli au violoncelle et Beat Jaggy aux percussions.

Si les rencontres musico-littéraires, qui auront lieu du 27 au 31 mai, se vivront sur le mode du confinement, l'association Pleine Lune assure toutefois tout mettre en œuvre pour maintenir le concert nocturne d'aboutissement du festival. Celui-ci devrait en principe se tenir le 5 juillet au château de Nyon, et présentera une création musicale et visuelle originale, inspirée du livre *Des cloches et des hommes* d'Hélène Tobler et Sylviane Messerli, qui aura fait préalablement l'objet d'une lecture le 31 mai. On espère de tout cœur pouvoir profiter de ce charmant rendez-vous musical, dans la douceur estivale d'une nuit de pleine lune.

Festival LES INTIMES

Du 27 au 31 mai 2020

Infos et programme sur

www.pleine-lune.ch/creations/les-intimes/

Concert-Création de Pleine Lune

Le 5 juillet 2020, cour intérieure du Château de Nyon

Des lacs aux lochs

En cette période où la culture nous fait davantage voyager que les avions, quitter temporairement nos lacs romands pour les lochs écossais tient de la gageure. Toutefois, en suivant les pas des héros littéraires de Peter May, puis en partant à la recherche d'un jeu d'échecs énigmatique, vous sentirez presque l'odeur de la tourbe vous chatouiller les narines...

Texte: Marc Duret

Entre 2009 et 2012, Peter May a publié *L'île des chasseurs d'oiseaux*, *L'homme de Lewis* et *Le braconnier du lac perdu*. Dans cette trilogie écossaise, on découvre les enquêtes de Finlay Macleod, un inspecteur de police tourmenté, polar nordique oblige. Forcé de retourner dans sa région natale, l'île de Lewis et Harris, il va tenter de résoudre plusieurs mystères qui l'amèneront à replonger dans son passé. Même si les enquêtes policières qui servent de fils rouges à ces bouquins sont prenantes et que les

personnages qui les habitent s'avèrent souvent profonds et émouvants, ce sont les paysages décrits par l'auteur qui font le plus rêver.

En nous emmenant dans les Hébrides extérieures, les îles les plus occidentales d'Écosse, il nous immerge dans des décors d'une somptueuse beauté. Il parvient en effet à merveille à retranscrire la lumière changeante d'heure en heure sur les côtes balayées par le vent, sur le *machair* (la prairie sauvage) et sur les *blackhouses*. Ces maisons à pièce unique et à toit de chaume et de gazon permettaient de survivre dans



Une tour des jeux d'échecs de Lewis, représentée sous la forme d'un Berserker, guerrier viking – © National Museums Scotland

le climat souvent hostile de ces régions, où on se chauffait surtout à l'aide de tourbe (et d'un peu de whisky). La rudesse de la météo est un autre élément très bien décrit par Peter May, notamment dans *L'île des chasseurs d'oiseaux*, qui met en scène une vertigineuse chasse aux Fous de Bassan sur l'îlot de Sula Sgeir.

Véritables invitations au voyage, les récits de May donnent également envie d'en découvrir plus sur certains aspects culturels et artisanaux évoqués dans ses romans. Dans *Je te protégerai* (2018), l'intrigue tourne en partie autour des vieux métiers à tisser servant à produire le tweed. Celui des Hébrides est parmi les plus réputés au monde. En 2012, le tisseur écossais Kenny Neil MacIannan exprime joliment, dans le journal *Le Temps*, que "les tweeds sont les paysages". Les teintes sont en effet obtenues par l'utilisation des végétaux poussant sur les îles, leur donnant ainsi les couleurs du décor naturel dans lequel le tweed est préparé. D'abord conçu pour

habiller et protéger les personnes travaillant dans le climat mentionné plus haut, ce tissu a gagné une aura de classe et de luxe qui lui a permis d'entrer dans le vestiaire des grandes maisons de mode actuelles et de figurer, par exemple, sur des chaussures de la marque à la virgule. Le Harris Tweed est une véritable institution, protégée par une loi du parlement: il doit être entièrement tissé et travaillé à la main, dans les Hébrides extérieures uniquement, tandis que les pièces de tissu ne doivent pas contenir un seul fil cassé. Tout cela explique bien sûr leur prix à la vente.

Souvent, les intrigues de May comprennent des flashbacks vers les épisodes historiques les plus marquants dans les Highlands et les Hébrides, comme les Clearances du 18^e siècle, durant lesquelles les propriétaires terriens chassèrent de leurs domaines celles et ceux qui y vivaient et les exploitaient ou, au 19^e siècle, quand les famines poussèrent de nombreux-ses Écossais-e-s à émigrer vers l'Amérique du Nord (*L'Île du serment*, 2014). Le dernier opus de la trilogie écossaise, intitulé *The Chessmen* en anglais, emmène encore plus loin dans le passé, puisqu'il nous fait découvrir les incroyables jeux d'échecs

de Lewis. Mises au jour sur une plage à Uig, les 93 pièces qui les composent, taillées dans des défenses de morse et peintes en rouge et en blanc à l'origine, pourraient bien témoigner de la présence viking sur ces îles au Moyen Âge, plus précisément au 12^e ou 13^e siècle. On suppose en effet que leur lieu de fabrication se trouve en Norvège, à Trondheim. Les figurines de ce trésor ludique affichent une physionomie intrigante, voire hypnotique, avec leurs grands yeux hagards. Cela leur a même valu de figurer dans une scène du film *Harry Potter et la pierre philosophale*. Alors qu'elles ont toutes été découvertes à Lewis, ces pièces sont aujourd'hui réparties entre le British Museum de Londres, qui en a prêté quelques-unes à un petit musée sur l'île de Lewis, et le National Museum of Scotland d'Édimbourg. C'est d'ailleurs dans ce dernier que notre voyage écossais se termine. Il est en effet possible, même depuis son salon, d'en visiter l'essentiel des galeries, installées dans un bâtiment architecturalement impressionnant, mais aussi d'approfondir sa connaissance de l'histoire locale par le biais de dossiers, de vidéos et même de jeux pour les enfants, qui leur apprendront par exemple comment devenir un viking en quelques minutes.



Je te protégerai, Peter May, 2018

Références

- Romans de Peter May, publiés chez Le Rouergue.
- L'Écosse de Peter May, avec photographies de David Wilson (2013).
- P. Chambonnet, "Harris Tweed, la terre qui habille les hommes", *Le Temps* du 7 sept. 2012.
- Musée National d'Écosse, Édimbourg: www.nms.ac.uk/national-museum-of-scotland/

Pour encore plus d'Écosse

- **Braveheart** (Mel Gibson, 1995), le classique historique avec Mel Gibson et Sophie Marceau.
- **Trainspotting** (Danny Boyle, 1996), 1h34 de plongée psychédélique dans Édimbourg.
- **Lovesick** (Tom Edge, 2014-2018), série à l'humour british autour des péripéties de trentenaires Glaswégiens.
- **Shetland** (Ann Cleeves, 2013 – en production), série policière tournée dans les îles les plus nordiques du pays.
- **Outlander** (David Brown, 2014 – en production), série guimauve pour les amoureux-ses des paysages des Highlands.
- **Grand Tours of Scotland's Lochs** (BBC), série documentaire sur les lochs écossais.



Lancy Tennessee, rendez-vous en 2021!

La country, le rock et le blues à l'honneur chaque année au Parc Navazza-Olttramare à Lancy

Héritier du festival country de Marignac qui a rendu l'âme en 2009, et sous l'impulsion de Stéphane Lorenzini, Conseiller administratif en charge des affaires culturelles (2015-2020), le tout jeune festival Lancy Tennessee a connu trois éditions successives réussies.

Avec sa programmation de qualité, riche en artistes suisses et internationaux, ainsi que ses animations sur le thème du Far West, Lancy Tennessee propose chaque année un rendez-vous convivial, multigénérationnel et gratuit, entièrement dédié à la musique country, blues et rock'n'roll.

Cette année, en raison des circonstances sanitaires que nous connaissons, le festival n'aura pas lieu les 3 et 4 juillet prochains et sera reporté en 2021. Les adeptes de la line-dance et du rodéo sont d'ores et déjà invité-e-s à réserver leur deuxième week-end de juillet 2021!

FESTIVAL Lancy Tennessee

Photos: © Alain Grosclaude

FESTIVAL
DE THÉÂTRE
AUX JARDINS
DU ROSEY

Quatrième saison !

MACBETH Shakespeare

LE DINDON Feydeau

TARTUFFE Molière

UN PICASSO Hatcher

ARLEQUIN Goldoni

Programme sous réserve de modifications

Le Rosey, Rolle

FESTIVAL REPORTÉ: RENDEZ-VOUS DU 7 AU 12 JUIN 2021!

Billetterie : www.theatreauxjardins.ch
et www.ticketcorner.ch

EXPOSITIONS À MORGES

Merci de garder Morges propre !

16.06.2020 - 06.07.2020

Espace 81

www.morges.ch/espace81

Pompiers! Du tocsin au 118

Prolongée jusqu'au 21.09.2020

Musée Forel/Fondation Bolle

www.museeforel.ch

Vivement l'urgence

Prolongée jusqu'au 21.09.2020

Maison du Dessin de Presse

www.mddp.ch

 Suivez-nous sur @culturemorges

CULTURE

 Ville de Morges

morges
VILLE DE MORGES